

012511. a. 5
C O N T E S
M O R A U X.

PAR M. MARMONTEL,

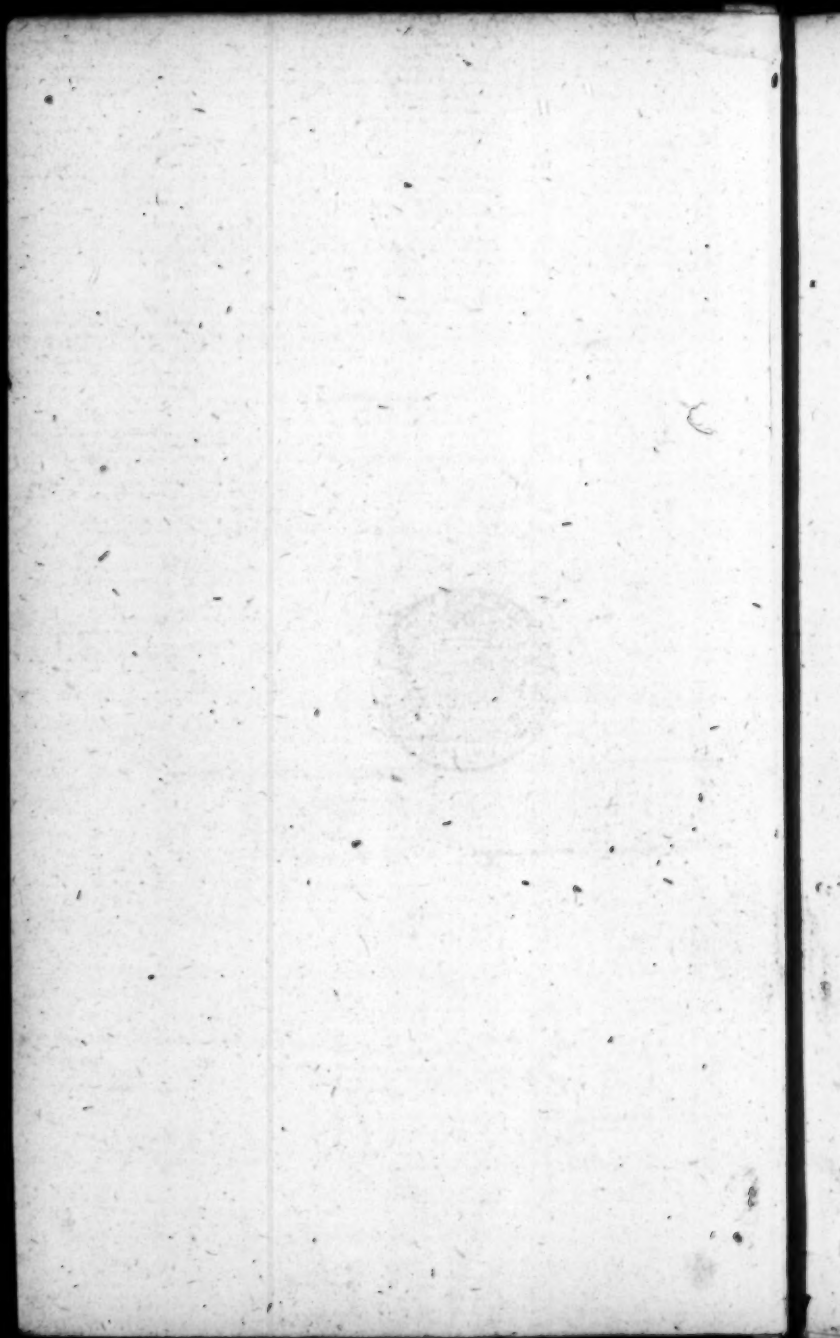
de l'Académie Française.

TOME PREMIER.

A LONDRES:

CHEZ G. G. & J. ROBINSON,
PATERNOSTER-ROW.

1798.

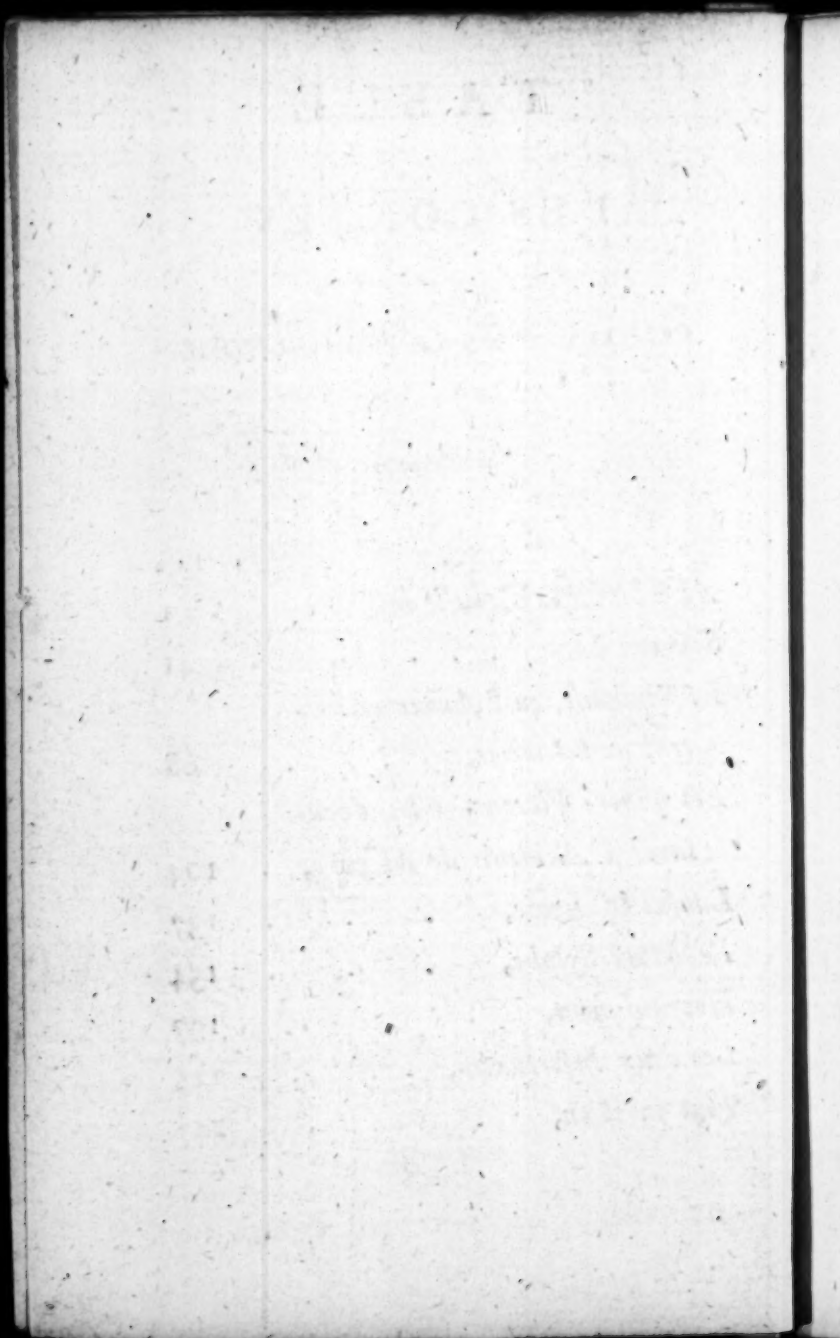


T A B L E

DES CONTES

CONTENUS DANS LE PREMIER TOME.

	Page
<i>ALGIBIADE, ou le moi,</i>	I
<i>Soliman II.</i>	41
<i>Le Scrupule, ou l'Amour mécon-</i> <i>tent de lui-même,</i>	68
<i>Les quatre Flacons, ou les Aven-</i> <i>tures d'Alcidonis de Mégare,</i>	104
<i>Lausus & Lydie,</i>	137
<i>Le Mari Sylphe,</i>	154
<i>Heureusement,</i>	197
<i>Les deux Infortunées,</i>	225
<i>Tout ou Rien,</i>	247



CONTES MORAUX.

ALCIBIADE,

OU LE MOI.

LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge, & de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules ! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes ; mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit ? Cette délicatesse lui prit un matin, comme il venoit de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien duppe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même ! Je le sçaurai, de par tous les Dieux ; & s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athletes un soupirant qui me remplace.

Tome I.

B

La belle prude, suivant l'usage, opposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade. C'étoit une chose épouvantable ! elle ne pouvoit y penser sans rougi. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y résoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'apperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent : hé-bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Qui, je consens, puisque vous le voulez, que nos ames seules soient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir, mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise & piquée ; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le déshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du désir brilloit dans les yeux de la prude ; dans son maintien la nonchalance & la volupté. Les voiles les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il apperçut le piège. Quelle victoire à remporter sur moi-même ! Je

vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis : la délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparens & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes desirs ; combien d'ennemis à vaincre ! Ulysse n'y échapperait pas, Hercule y succomberait. Je serai plus sage qu'Ulysse & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique ; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en fera que plus ardent. — Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune ; il est des momens où l'on n'est pas maître de soi ; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos desirs — Soyez tranquille, Madame ; j'en réponds de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous, auprès de qui n'en ferai-je pas le maître ? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop pressans vous m'en ferez l'aveu ? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous pi-

quez pas de me tenir parole : il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. — Oui, Madame, je vous avouerai ma foiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber : mais laissez-moi du moins éprouver mes forces ; je sens qu'elles iront encore loin, & j'espère que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuse ; mais sans se démentir elle ne pouvoit se plaindre : elle se contraignit encore, dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberoit. Il reçut le lendemain à son réveil un billet conçu en ces termes : “ J'ai passé la plus cruelle nuit ; venez me voir. Je ne puis vivre sans vous.”

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts ; un jour tendre se glissoit dans l'appartement à travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmentée cette nuit : j'ai cru vous voir aux genoux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore ! Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidèle ; mon malheur seroit

d'autant plus sensible, que j'en serois moi-même la cause, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre; vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-temps. Ne vous connois-je pas? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jeta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, Madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment! Après tout, de quoi me suis-je privé? De ce qui deshonnore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fût-il aussi grand que vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte: je suis trop sûre & trop flatée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous: cessez de me soupçonner & de me plaindre; vous

voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus respectueux. . . Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux, & elle appela ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence ; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinziesme année attirait déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta & ses rivaux se dissipèrent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain ; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement, que depuis qu'on

lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit. une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur sensible ! Je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire : une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation; cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur : qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincere, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir, & je trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera

bien temps, disoit-il, de m'assurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la nécessité de feindre ! C'est aujourd'hui, que vous êtes libre, qu'il feroit flateur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu désintéressé d'un sentiment naturel & pur. — Hé-bien, soyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur sensible ; il l'est du moins depuis que je vous vois. Je vous estime assez pour vous confier mon secret ; mais à présent qu'il m'est échappé, j'exige de vous une complaisance : c'est de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne soyez d'accord avec ceux dont je dépens. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile ; mais sa chimere l'occupoit. Il voulut voir jusqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous dissimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais succès. Vos parens me reçoivent avec une politesse froide que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse ; mais si j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne fera plus temps de feindre. Il est membre de l'Aréopage ;

Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux ; je suis l'ami & le disciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre pere nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main ; à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée.— Vous ne me verrez donc plus ?—Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse.—Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux ?—Je serai la victime de mon devoir.—Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ?—Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites ! Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens ?—Que vous m'aimeriez comme on doit aimer.—Il est trop vrai que je vous aime.—Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi ; il est au-dessus de tous les obstacles. Mais je vous rends justice : ce sentiment est trop fort pour votre âge : il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent, & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une

fortune dont on dispose, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens ; voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance.—Vous êtes bien le maître, lui dit-elle, les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux ? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe ? Que me demandez-vous de plus ?—Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous ferez à moi, quoiqu'il arrive, & que vous ne ferez qu'à moi.—En vérité, Seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais.—En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colère, & se disant à lui-même : J'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne se donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athènes une jeune veuve qui paroissoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le sérieux que la bienfaisance impose auprès des personnes affligées.

La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête homme du monde ! mais il n'avoit précisément que le sens commun. Il étoit assez bien de figure, mais sans élégance & sans grace ; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh ! quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraye. A mon âge, livrée a moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition ; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans

l'âge des'amours & des graces ! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas ; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose, ce quelque chose devoit être un amant, & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités ; d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du mystere ; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même ; du moins le croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme, qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La veuve, de son côté, s'applaudissoit de tenir sous ses lois l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grece. Mais combien peu de personnes sçavent jouir sans confidens ! Alcibiade amant secret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'est flateur qu'autant qu'il est so-

lennel. Un auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire : La belle campagne ! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas assez d'avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvoit dire à quelqu'un : J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade, étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laisserois courir des bruits que j'aurois voulu répandre ; & je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin, évitons en public de nous trouver ensemble ; & quand le hazard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en ferez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tiennne ? Je ne sçaurois prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en

vosre absence, rêveuse & embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remède: le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystère? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de liberté. Au spectacle elle exigeoit qu'il fût assis derrière elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ses promenades & de ses soupers. Elle affectoit sur-tout de se trouver avec ses rivales: & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton absolu, le regardoit avec mystère, lui sourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir: ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête; elle me mépriseroit, si elle n'avoit point de ri-

vales. Apprenons-lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu : on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit : mais Alcibiade dévoué à Socrate, faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux Magistrats ; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs ; & ne parloit de son maître que comme de plus juste & du plus sage des mortels. L'entousiasme rend éloquent : dans les conférences qu'il eut avec l'un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison, sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre

sans devenir meilleur. Le Magistrat qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est Philosophe aussi, & je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de Philosophie, & celle de Socrate dans la bouche d'Alcibiade la gagnoit de plus en plus. J'oublois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mais où l'on est encore belle ; où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais où l'on sçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se délia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passaient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle se faisoit définir suivant les principes de Socrate, la sagesse & la vertu, la justice & la vérité. L'amitié vint

à son tour, & après en avoir approfondi l'essence : Je voudrois bien sçavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié? Quoique Socrate ne soit point de ces Philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l'un grossier & bas, qui nous est commun avec les animaux ; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir : l'autre pur & céleste qui nous rapproche des Dieux ; c'est l'amitié plus vive & plus tendre : le troisieme, enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les brutes, & semble le plus naturel aux hommes ; c'est le lien des ames cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié ; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature ; car quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il sçavoit, par exemple, avec qui jé m'entretiens de Philosophie, jé

ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal mes leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope : je parle à un sage ; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous ; mais en connoît-il les égaremens & les excès ? Oui, Madame, comme il connoît ceux de l'ivresse, & il ne laisse pas de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope : on est libre de choisir ses vins, & d'en modérer l'usage ; a-t-on le même liberté en amour ? il est sans choix & sans mesure. Oui, sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs & sans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'est à ceux-là qu'il permet l'amour. Il sçait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête, & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux âmes vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'Alcibiade applanissoit quelque difficulté dans l'esprit de Rodope, et rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit plus que la

foi conjugale, & c'étoit-là le nœud Gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche; il falloit le dénouer: Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour sur l'article de la société: Le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les lois. Tout cela est sacré; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au dehors, les devoirs mutuels qu'ils se font imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur: elle seule peut inspirer la reconnaissance, l'amitié, l'amour: le sentiment ne scauroit être un devoir d'institution. De-là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conséquence: Quoi! dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois? — Qu'avez-vous donc pu lui promettre? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. — Il vous a donc promis à son tour d'être non-seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux? —

Il m'a promis d'y faire son possible, & il me tient parole.—Hé-bien, vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement ; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès.—Voilà une morale affreuse, s'écria Rodope !—Heureusement, Madame, elle n'est pas si affreuse : il y auroit trop de coupables si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel.—Quoi, Seigneur, vous doutez !—Je ne doute de rien, Madame ; mais ma franchise peut vous déplaire, & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyois parler à un Philosophe, & je ne parlois qu'à une femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise ; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse ; je sçais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur, & la religion du serment ; je connois les lois de l'hymen, & le crime de les violer ; cependant eussai-je épousé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver, vous seule, plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une ame ni

des yeux ; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere, laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute ; elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrète pour les empressements de son mari ; enfin le trouble & la rougeur que lui causoit le seul nom d'Alcibiade, tout lui faisoit craindre le danger de le revoir ; & cependant elle brûloit du desir de le revoir encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse ; le mari s'en amusa quelque temps ; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espère qu'après vous êtes brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit

pas malice ; mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole : Nos entretiens, Madame, faisoient mes délices, & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé vous m'aviez fait goûter & préférer à tout, les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'esprit & la beauté, m'avoit enchaîné sous vos lois. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flatois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune, car il n'est pas possible que vous le condamnerez de bonne foi. Tout ce que je sens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre ; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre ; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athènes qui ait de l'amour pour son mari, & c'est précisément de cette femme que je deviens éperdu.—En vérité, vous êtes bien sou

pour le disciple d'un sage ! lui dit Rodope en souriant. Il répliqua le plus sérieusement du monde ; elle repartit en badinant ; il lui prit la main, elle se fâcha, il baïsa cette main, elle voulut se lever ; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux Philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien Rodope fut désolée, ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On sçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnerent des soupçons ; les soupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi ; mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raison, & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame sen-

sible & naturellement vertueuse, que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope dès ce moment résolut de ne plus voir Alcibiade ; & plus elle sentoit pour lui de foiblesse, plus elle lui montra de fermeté dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eut beau la combattre avec toute son éloquence. J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts secrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien ; mais les seules apparences sont des torts réels, dès qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire ; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi est un devoir indispensable. — Ainsi, Madame, vous préférez son bonheur au mien ? — Je préfère, lui dit-elle, mes engagements à mes inclinations : ce mot échappé sera ma dernière foiblesse. Et ! je me croyois aimé ! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu, Madame : je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes ! poursuivit-il. Quand elles nous prennent, c'est excès d'amour ; quand elles nous quittent,

c'est effort de vertu ; & dans le fond cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes ; mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète, comme il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la Courtisane Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensevelir tout vivant dans ses idées creuses & tristes ? Crois-moi, sois heureux : l'on a toujours le temps d'être sage. — Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle

Tome I.

D

route pour arriver au bonheur ! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse ? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort ? Ce Socrate t'a gâté : c'est dommage ; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis longtemps j'ai des desseins sur toi : je suis jeune, belle, sensible, & je crois valloir, sans vanité, un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver : triste science ! viens à mon école ; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade : le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet homme opulent & magnifique, que ses folies ont rendu si célèbre, & je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon ! est-ce là ce qui te chagrine ? console-toi ; j'ai de l'or, des pierreries à foison, & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flaté beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes ; mais je n'en abuserai point. — Que veux-tu dire avec ta délicatesse ? l'amour ne rend-il pas tout commun ? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose ? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter, &

j'ai trop de vanité pour le publier moi-même.—Je vous avoue que vous me surprenez, car enfin vous avez la réputation d'être avare.—Avare ! oui, sans doute, avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me sont bien chers, mais tu m'es plus cher encore ; & s'il le faut, tu n'as qu'à parler : demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond & me pénètre, je vous donnerois le plaisir de l'exercer, si je pouvois du moins la reconnoître en jeune homme ; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma fortune : j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Érione en souriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes ! mais je vais bien plus te surprendre : un sentiment vif & délicat est tout ce que j'attends de toi ; & si ton cœur n'est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez ! dit Alcibiade.—Point de tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicatesse de cette volupté tranquille, dont la source est dans le cœur, Si du côté des sens tu me ménages quel-

que surprise, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure aussi enchanté que surpris ; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes rivaux. . . . — Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité, & tu sens bien que chez moi l'une & l'autre sont épuisées. Si je ne connoissois point les hommes, la parole que je te donne seroit un peu hasardée ; mais en te les sacrifiant je sçais bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliser : tu as une campagne assez loin d'Athènes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque temps à la ville. Mais si nous nous arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher ? — T'u en es le maître : si tu veux m'avouer, je te proclamerai ; si tu veux du mystère, je serai plus discrète & plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne desire d'attirer les yeux du

public. Ne te gênes point, consulte ton cœur, & si je te conviens, mon soupé nous attend. Allons prendre à té noins de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baisant avec transport : Enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la Courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flater tous les sens à la fois, sembloit concourir dans ce soupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Venus recevoit Adonis, lorsque les Amours leur versaient le nectar, & que les Graces leur servoient l'ambrosie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flatois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je ? un mortel ! c'est Bacchus, Apollon & l'Amour que je possède, & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope & de Psyche. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier, & de myrthe ; puissai-je rassembler à vos vœux tous les attraits qu'ont adorés les immortels dont

vous réunissez les charmes. Alcibiade, enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ces talens enchanteurs qui se lui soient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux, & il se trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le souper, il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant : puisse l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse, & par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez vous aux plaisirs de l'illusion ! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres lois que vos desirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté, s'écria : O pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc ; si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste, l'amour, tel qu'il descendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour

embellir la nature ! Dans cet excès d'admiration & de joie, il se leve, il va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportement, son cœur ne sembloit enflammé que des desirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuse, sans que la Courtisane démentît un seul moment le caractère qu'elle avoit pris : mais le jour fatal approchoit qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faisoient l'entretien de toute la jeunesse d'Athenes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son amant le dessein d'entrer dans la carrière, & l'espoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour que devoient se célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit ensemble à ce spectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conséquences ; & nous sommes convenus d'éviter jusqu'aux soupçons. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons

ici après la fête, & je vous demande à souper.

Le peuple s'assemble, on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voyent avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone errans sur cet amphithéâtre immense, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barriere les coursiers & le char de son amant: elle n'osoit en croire ses yeux; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'amour & plus fier que le Dieu Mars, s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade, c'est lui-même! Ce nom passe de bouche en bouche; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots: C'est Alcibiade, c'est la gloire & l'ornement de la jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jeta sur elle un regard qui sembloit être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barriere s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers, un nuage de poussiere les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux,

& les yeux suivent le char de son amant à travers ses flots de poussière. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, & les chevaux conduit par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone se dilate : son rival force de vitesse, & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme ; mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout-à-coup mille cris font retentir les airs du nom de Pisistrate de Samos. Alcibiade consterné se retire sur son char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repasser du côté du Cirque, où Erigone, accablée de confusion, s'étoit couvert le visage de son voile. Il lui sembloient que tous les yeux attachés sur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure

général se fait entendre autour d'elle ; elle veut voir ce qui l'excite : c'est Pisistrate qui ramene son char du côté où elle est placée. Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise lorsque ce char s'arrêtant à ses pieds, elle en voit descendre le vainqueur, qui vient lui présenter la couronne triomphale ! Je vous le dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce discours ; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisistrate en rougissant : mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, répliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudissemens redoublés. L'amour propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux instances

du peuple ; mais, qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant, & Pisistrate remonta sur son char enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement : Tu es bien foible & bien vain, se dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès ! Et de quoi ? de ce qu'il se trouve dans le monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone, & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends lui plus de justice. Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te sçaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître, & quant au mauvais succès, elle sera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : c'est pour son cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la course. Plein de ces idées consolantes, il arrive chez Erigone ; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le désespoir,

s'emparent de son ame. Eperdu & frémissant, ses pas égarés se tournent comme d'eux-mêmes vers la maison de Socrate.

Le bon homme qui avoit assisté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous consoler avec moi parce que vous êtes vaincu ? Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vû si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnoissant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une ame enivrée de son bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée est plus flatteuse & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisistrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grece, & en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le Philosophe, jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage : Qu'est-ce donc, lui dit-il, d'un ton plus sérieux ? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans

l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade, revenant à lui-même, qu'on est malheureux d'être sensible ! il faut avoir une ame de marbre dans le siècle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois ; mais c'est une si bonne chose, qu'on ne sauroit trop la payer. Voyons, cependant, ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magistrat, & la Courtisane qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous ? lui dit Socrate, après l'avoir entendu. Il me semble que chacune d'elles vous a aimé, à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir ; elle le trouvoit en vous ; vous l'en priviez, elle vous renvoie ; ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence ; la veuve, un triomphe éclatant qui honorerait sa beauté ; la femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa

Temps I.

E

philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche ; la Courtisane, un homme admiré, applaudi, désiré partout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grèce se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi ? Pour vous ! s'écria le Philosophe ; ah, mon cher enfant ! qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule ? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel ; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit ! Je voudrois bien savoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous ? La naissance, la fortune, & la gloire, la jeunesse, les talens, & la beauté ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie. La broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons,

on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans les distinctions qu'on ne fait point, & prenez comme on vous le donne, le résultat de ce mélange : c'est une monnoie dont l'alliage fait la consistance, & qui perd sa valeur au creuset. Au surplus, il en est de l'amour & de l'amitié comme de tous les mouvemens de l'ame : ce n'est jamais que son bien qu'elle cherche ; & si du vôtre elle fait le sien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant ; chacun fait tout pour soi ; & si jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourroit bien arriver, vous le ferez pour votre plaisir. N'exigez donc pas que l'amour soit plus généreux que l'héroïsme, & trouvez bon qu'une femme ne fasse pour vous que ce qu'il lui plaît. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait déaché de la prude & de la veuve, ni que la résolution de Rodope, & la vanité d'Erigone vous ait rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'est un enfant qui veut qu'on l'épouse.—Hé bien ? vous l'épouserez.—L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille

le mariage !—Pourquoi non ? si votre femme est sage & raisonnable, vous ferez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un Philosophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

S O L I M A N II.

C'EST un plaisir de voir les graves Historiens se creuser la tête pour trouver des grandes causes aux grands événemens. Le Valet-de-chamber de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître ; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II épousa son Esclave au mépris des lois des Sultans. On se peint d'abord cette Esclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles du Serrail, lui étoient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces Esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté, qu'il seroit doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un Sultan sont des lois pour ses ministres. On promet des som-

mes considérables à qui ameneroit au Serrail des esclaves Européennes. Il en vint trois en peu de temps, qui, pareilles aux trois Grâces, sembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de beauté.

Des traits nobles & modestes, des yeux tendres & languissans, un esprit ingénu, & une ame sensible, distinguoient la touchante Elmire. L'entrée du Serrail, l'image de la servitude, l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouïe dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumière ; il la rassure avec bonté. Elle lève sur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main ; il la soutient lui-même ; elle le suit d'un pas chancelant. Les esclaves se retirent ; & dès qu'il est seul avec elle : Ce n'est pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inspirer. Oubliez que vous avez un maître ; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'est pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois destinée à vos plaisirs. Hélas ! Eh quels plaisirs peut-on avoir à tyranniser la foiblesse & l'innocence ? Croyez-moi, je ne suis point capable des complaisances

de la servitude ; & le seul plaisir qui vous soit permis de goûter avec moi, est celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie ; & en respectant ma vertu, ma jeunesse, & mes malheurs, méritez ma reconnoissance, mon estime, & mes regrets.

Ce discours d'une Esclave étoit nouveau pour Soliman : sa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chère enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je ferois mon bonheur de vous aimer & de vous plaire. mais je préfère le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuse. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'essayer du moins s'il ne me seroit pas possible de dissiper l'effroi que vous cause le nom d'Esclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi, si mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconstance & à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur, s'écria Elmire, avec un saisissement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie sont injustes, & que vos vertus y sont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je

cesse de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des Esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choisissez, lui dit le Sultan; ce sont des vêtemens, non des parures qu'on vous présente: rien ne sauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me consultez pas, réplique le Sultan: jè hais sans distinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit, & le Sultan s'aperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractère de sa beauté. Il en conçut une douce espérance. Le soin de s'embellir est presque le desir de plaire.

Le mois d'épreuve se passa en galantries timides de la part du Sultan: & du côté d'Elmire, en complaisance & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour sans qu'elle s'en aperçut. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & jusqu'au déshabillé; bientôt il fut admis au déshabillé & à la toilette. C'étoit-là que se formoit le plan des amusemens du jour & du lendemain. Ce que l'un proposoit étoit précisément ce qu'alloit pro-

poser l'autre. Leurs disputes ne rouloient que sur les larcins d'idées. Elmiré dans ces disputes ne s'appercevoit pas des petites négligences qui échappoient à sa pudeur. Un peignor dérangé, une jarretière mise imprudemment, &c. ména geoient au Sultan des plaisirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il savoit, & c'étoit beaucoup savoir pour un Sultan, qu'il y a de la maladresse à avertir la pudeur des dangers où elle s'expose; qu'elle n'est jamais plus farouche que lorsqu'elle est alarmée, & que pour le vaincre il faut l'apprivoiser. Cependant, plus il découvroit de charmes dans Elmiré, plus il sentoit redoubler ses craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caisses remplies d'étoffes, de pierreries, & de parfums. Il se rend chez Elmiré suivi de ces présens. C'est demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, si vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole & vous dire adieu pour jamais. Quoi! dit Elmiré tremblante, c'est demain! je l'avois oublié. C'est demain, reprit le Sultan, que livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes.—Vous êtes donc bien

cruel à vous-même de m'en avoir fait souvenir ! — Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, & que si, pour vous marquer ma reconnaissance, il ne falloit que prolonger de quelque temps mon esclavage. — Non, Madame, je ne suis que trop accoutumée au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurois connue, & plus il me seroit affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puissè votre patrie en être digne ! Puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi ? Je ne vous demande qu'une grâce c'est de vouloir bien accepter ces présents comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre, que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, je n'accepte point ces présents. Je pars ; vous le voulez mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux sur Elmira, rencontra les siens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu

Soliman. Ils se dirent tant & de si tendres adieux, qu'ils finirent par se jurer de ne se séparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que passer rapidement avec ses Esclaves d'Asie, lui avoient paru si délicieuses avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ses plaisirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu ; ils devinrent trop faciles, & bientôt après languissans. Leurs jours, si remplis jusqu'alors, commencèrent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-elle, que nous entendions une Esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire à cette proposition sentit bien qu'elle étoit perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuye, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira ; & l'on fit venir l'Esclave.

Délia (c'étoit le nom de la Musicienne) avoit la taille d'une Déesse. Ses cheveux faisoient le noir de l'ébène, & sa peau la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés, courronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à pré-

luder, ses lèvres du plus beau vermeil, laissèrent voir deux rangs de perles enchâssées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le héros sentit élever son ame au souvenir de ses triomphes. Son orgueil encore plus que son goût, applaudissoit aux accens de cette voix éclatante qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le Théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arondi & aux mouvemens d'une main délicate & légère. Sa voix plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations liées par des nuances insensibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentiment. Ses sons, tantôt expirants sur ses lèvres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour-à-tour les soupirs de la pudeur & la véhémence du desir; & ses yeux encore plus que sa voix animoient ces vives peintures.

Soliman, hors de lui-même, la devoiroit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante

fi bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices ! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour ! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur ferré de jalousie, elle respiroit à peine. Qu'elle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile ! Hélas ! ce devroit être l'organe de mon cœur ! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance, Tout ce que la mobile variété de la nature à d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs, Ecoutez la Tourterelle, disoit Délia : elle est fidelle, mais elle est triste. Voyez la Fauvette volage : le plaisir agite ses ailes ; sa brillante voix n'éclate que pour rendre grâce à l'amour. L'onde ne se glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la constance. Il n'est qu'un mortel sur la terre qu'il soit possible d'aimer toujours. Qu'il

change, qu'il jouisse de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le suivent. On l'adore dans ses bras ; on l'aime encore dans les bras d'un autre. Qu'il se rende ou qu'il se dérobe à nos desirs, il trouvera partout l'amour, par-tout il le laissera sur ses traces.

Elmire ne put dissimuler plus longtemps son dépit & sa douleur. Elle se lève & se retire : le Sultan ne la rappelle point ; & tandis qu'elle va se noyer dans ses larmes, en répétant mille fois : Ah l'ingrat ! ah le perfide ! - Soliman charmé de sa divine Cantatrice, va réaliser avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints si vivement. Dès le lendemain matin la malheureuse Elmire lui écrit un billet plein d'amertume & de tendresse, où elle lui rappeloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela est juste, dit le Sultan : qu'on la renvoye dans sa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le temps de la réflexion, il s'aperçut qu'elle étoit plus pétulente que sensible, plus avide de

plaisir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail sous ses lois. Pour nourrir son illusion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impression s'en affoiblissoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légère ; lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal Ministre de Serrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ses Esclaves d'Europe ; qu'elle se moquoit des défenses & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de sanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle, suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman : Grâces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes, sans doute, le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être Esclave ? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce dé-

but. Roxelane, lui dit-il (c'est ainsi qu'on l'avoit nommée) respectez, s'il vous plaît, le ministre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous sont point connues; en attendant qu'on vous en instruisse, modérez-vous & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez!* est-ce là de la galanterie Turque? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes! *Respectez le Ministre de mes volontés!* Vous avez donc des volontés? & quelles volontés, juste ciel, si elles ressembtent à leur Ministre! Un vieux monstre amphibie, qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer! Voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse! Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles. Bientôt il va nous peser l'air & nous mesurer la lumière. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires? Est-ce vous qui lui ordonnez de nous en interdire l'entrée? Avez-

vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal ! le ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi, le Sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards, & le jeu de sa physionomie. Par Mahomet ! disoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits ; mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapissée de roses, un fin sourire, un nez en l'air, une taille leste & bien prise, tout cela donnoit à son étourderie un charme, qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces situations, ont la ressource du silence, & Soliman ne sachant que lui répondre, prit le parti de se retirer en cachant son embarras sous un air de majesté.

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette Esclave audacieuse. C'est un enfant, répondit le Sultan ; il faut lui passer quelque chose.

L'air, le ton, la figure, le caractère de Roxelane avoient excité dans l'ame

de Soliman un trouble & une émotion que le sommeil ne put diffiper. A son réveil il fit venir le chef des Eunuques. Il me semble, lui dit-il, que tu es assez mal dans la Cour de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Ministre, les femmes de Roxelane se hâterent de l'éveiller. Que me veut ce finge? s'écria-t-elle en se frottant les yeux. Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiser la poussière de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de son ame.—Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de poussière, & je ne prends pas du thé ce matin.

L'Eunuque se retira sans répliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le Sultan: pourquoi l'avoir éveillée? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colère contre moi? lui dit-il. On a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Ça faisons la paix; imitez-moi: vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'aviez dit hier.—Vous l'oubliez? Tant pis: je vous ai dit de bonnes choses. Ma

franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une Esclave ? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est-là que l'on connoît l'amour, c'est-là qu'il est vif & tendre ; & pourquoi ? parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, & ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le desir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or, si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus il est difficile d'aimer son maître, sur-tout s'il n'a pas l'adresse de cacher les fers qu'il nous donne ! Aussi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre servitude ; mais vous devez à votre tour..... Je dois ? & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians. Ils sont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme.—Mais Roxelane, oubliez-vous qui je suis, &

qui vous êtes ?—Qui vous êtes, & qui je suis ? Vous êtes puissant, je suis jolie : nous voilà, je crois, de pair.—Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan, avec hauteur ; mais ici, Roxelane, je suis maître, & vous êtes esclave.—Oui, je fais que vous m'avez achetée ; mais le Brigand qui m'a vendue, n'a pû vous donner sur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot les droits d'un Brigand, & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuser. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie est en vos mains ; mais je ne suis plus votre esclave, si je fais mépriser la vie ; & franchement la vie qu'on mène ici mérite peu qu'on la ménage.—Quelle idée funeste, s'écria le Sultan ! me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chère Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette-vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtans, si difformes, font-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ?—Ces gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cents femmes, sur lesquelles nos mœurs

& nos lois m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes, lui demanda-t-elle, en confidence ? — C'est une espèce de faste que m'impose la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît ? car vous n'en prêtez à personne. — L'inconstance, répondit le Sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point, a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amour d'être fidele, & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombra-ge ; elle ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. — En vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans me patrie ; j'aurois pour vous quelque foiblesse : car au fonds ce n'est pas vous que je haïs, c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque chose d'un François, & j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valaient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi ! — Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-

vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie pour cesser de l'être avec vous? En vérité ces Turcs sont plaisans.-- Et vous n'avez pas été sage! O ciel! que viens-je d'entendre? je suis trahi, je suis désespéré. Ah! qu'ils périssent, les traîtres qui ont voulu m'en imposer.-- Par donnez-leur, dit Roxelane: les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage? -- Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le Sultan se retira furieux, & il disoit en lui-même: Je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jeté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chassé, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amène à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne fait plus ce qu'il dit. Seigneurs, lui représenta l'Eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle? Une de plus, une de moins; est-ce une chose si rare? D'ailleurs, qui fait si l'aveu

sage : qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ? — Que dis-tu ? Quoi ! seroit-il possible ? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'est une feinte, c'est une ruse. Ah ! la perfide ! Dissimulons à notre tour : je veux la pousser à bout. Ecoute : va lui dire que je lui demande à souper ce soir . . . Mais non, fait venir la Cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue, Quoi ! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence. — Mais, Mademoiselle, il trouvera mauvais. — Lui ! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il desiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête ! Ah nous n'en sommes pas là ; & je lui ferai bien voir,

du pays, avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au-devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je suis une bonne amie. Allons, approchez, saluez Madame. Là, fort bien. A présent remerciez-moi. Doucement! Je n'aime pas qu'on appuye sur la reconnoissance. A merveille! je vous assure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons; voyez comme il a profité! Je ne désespère pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s' imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Asie, de se voir traiter comme un écolier par une Esclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le souper d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le Sultan ne se possédoit pas de joie. Il l'interrogeoit sur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut saisi,

tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête ! s'écrioit-il, la bonne tête ! De l'Europe elle tomba sur l'Asie, ce fut bien pis : la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la maussade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le Serrail eut son tour ; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des Noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'histoire cette circonstance de son règne ; mais il la pria de l'épargner. Cà, dit-elle, je m'aperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée ; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman ; il lui en donna un, sans se douter de son dessein. Madame, dit elle à Délia en le lui présentant, c'est de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir ; vous l'avez bien mérité. Oui, sans doute, dit le Sultan outré de dépit ; & présentant sa

main à la Cancatrice, il se retira avec elle.

Dès qu'ils furent seuls: Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi: je n'ai pas le courage de m'en fâcher: en un mot, j'en suis fou, & je ne fais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé son caractère. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne soit plus temps. Elle fait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible; & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé-bien, dit le Sultan, essayons de la galanterie.

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois: Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spec-

tacles ? Assez bien, disoit-elle ; mais il y manquoit quelque chose.—Et quoi !—Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir ; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne fais plus ce que peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à travers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour ? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'eile y soit sensible ? Je l'espère, dit Délia : les femmes de son pays aiment la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman ! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut soin de rendre la plus pompeuse qu'il fut possible, il se rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'est donc ainsi, poursuivit-elle, que vous savez aimer ? La gloire & les grandeurs, les seuls biens dignes de toucher une ame, sont pour vous seul ; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, sont mon

partage ; & vous voulez que je vous aime ! je vous haïs plus que le mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaisanterie. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois sa cabane, & je serois contente. Il a un trône, je veux partager son trône, ou il n'est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur les Turcs, renvoyez moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, & bien plus absolues que je ne le serois ici ; car c'est sur les cœurs qu'elles règnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas, lui dit le Sultan, de l'air du monde le plus tendre ?—Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez.—Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous ? Est-on faite de manière à déparer un trône ? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets & ses alliés ? Je crois, dit la Sultan, que vous ferez tout avec grâce ; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre

ambition, & je vous prie de n'y plus penser. — N'y plus penser ? Oh ! je vous réponds que je ne penserai à autre chose, & que je ne vais plus rêver que de sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le dessein de son diadème ; elle n'étoit plus indécise que sur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle se fit porter des étoffes superbes pour ses habits de cérémonie ; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda son avis pour le choix. Il fit tous ses efforts pour la détourner de cette idée ; mais la contradiction la plongeoit dans une tristesse mortelle, & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter son illusion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il faisoit ces momens pour lui parler d'amour ; mais sans l'écouter, elle lui parloit politique. Toutes ses réponses étoient déjà préparées pour les harangues des députés sur son avènement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les Etats du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtit des salles d'Opéra : qu'on supprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien ; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la

société ; & qu'on bannît tous les gens intéressés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amusa quelque-temps de ses folies ; cependant il brûloit du plus violent amour sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenoit furieuse, & vouloit se donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle ; car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime ? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime ; une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour, mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre ; mais nos mœurs. — Ce sont des contes. — Nos lois. — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils ? — Le peuple & les soldats. — Que leur importe ? En seront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouse ? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage ! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti, le

Visir, le Caimacan, l'Aga de la mer & celui des Janissaires, & il leur dit: J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du Croissant; j'ai affermi la puissance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompense de mes travaux que de jouir au gré de mes sujets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne fais quelle loi, qui ne nous vient pas du Prophète, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial; je me vois par-là réduit à des Esclaves que je méprise, & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance; mais s'il osoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du Sultan dans un respectueux silence, & le peuple suivit cet exemple.

Soliman transporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Mosquée, & il disoit tout bas en l'y conduisant: est-il possible qu'un petit nez retrouffé renverse les lois d'un empire?

LE SCRUPULE,

ou

L'AMOUR MECONTENT DE LUI-MEME.

LE Ciel soit loué, dit Belise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit temps que cela finit. Se voir livrée dès l'âge de seize ans à un homme que l'on ne connoît pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclave & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré sa jalousie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! comme

mon cœur va s'enflammer, si quelqu'un parvient à me plaire ! Mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée ! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir ; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre longtemps un amour qu'on ne sent plus ? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe ; & puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture ; tout cela est affreux. Aimons puisque le Ciel nous a donné un cœur sensible ; mais aimons pour tout la vie, & ne nous flattons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le temps de choisir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénètre en même-temps & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur desir unique. Tel est

l'amour, sans doute; & d'après cette idée, il me sera bien aisé de distinguer en moi-même & dans les autres l'illusion de la réalité.

Sa première épreuve se fit sur un jeune Magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le Président de S... avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractère doux & sensible, étoit simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ses chevaux aux femmes, ni de ses bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de son état sans ostentation, & tous les agrémens d'un homme du monde sans ridicule. Il étoit le même au Palais & dans la société: non qu'il opinât dans un soupé, ni qu'il plaisantât à l'audience; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguisé.

Belise fut touchée d'un mérite si rare. Il avoit gagné sa confiance; il obtint son amitié, & sous ce nom le cœur va bien loin. La succession du mari de Belise étant réglée: Me seroit-il permis, dit un jour le Président à la veuve, de vous demander une confidence? vous pro-

pose
sacr
un
elle,
jam
que
dou
crai
ama
dit
obli
hom
ne v
te.—
quet
être
Mon
ne p
âge.
voilà
que l
chan
étern
éviter
Je m
en lib
épon
l'escla
Le
ager

posez-vous de demeurer libre; ou le sacrifice de votre liberté ferat-t-il encore un heureux? Non, Monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux, reprit le galant Magistrat, & je crains bien que sans votre aveu plus d'un amant ne se l'impose! A la bonne heure, dit Belise, qu'on m'aime sans y être obligé: c'est le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous soupçonne point d'être coquette. — Oh! vous auriez tort: j'ai la coquetterie en horreur: — Mais vouloir être aimé sans aimer! — Et qui vous dit, Monsieur, que je n'aimerai point? On ne prend point de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée: voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant? — Je veux que l'un & l'autre soit éternel, & c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté; mais à vous parler vrai je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Président vit bien qu'il falloit ménager sa délicatesse, & se contenter avec

elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la sensibilité de Belise étoit chaque jour plus émue; qu'il vous fût de savoir qu'elle en étoit au point où la sagesse en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pencher la balance. Ils en étoient là, & ils étoient tête-à-tête. Les yeux du Président enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Belise, il pressoit tendrement sa main. Belise tremblante, respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah! Président, lui dit-elle enfin, seriez-vous capable de me tromper? A ces mots le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échapper de ses lèvres. Non, Madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, si.... Comme il tomboit aux pieds de Belise, son genou porta sur une patte de *Foujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Foujou* fit un cri de douleur. Ah! Monsieur, que vous êtes mal-adroit, s'écria Belise avec un mouvement de colère! le Pré-

ident rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans son sein, lui baïsa la patte offensée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de solliciter sa grâce. *Joujou* revenu de sa douleur, rendit au Président ses caresses. Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon : il me pardonne ; c'est un bel exemple pour vous. Belise ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un sérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce sérieux pour un badinage ; & se remettre aux genoux de Belise pour l'appaiser. De grâce, Monsieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaissent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Président. Il fut deux minutes confondu sans proférer une parole. Quoi ! Madame, lui dit-il enfin, seroit-il possible qu'un accident aussi léger, m'eût attiré votre colère ? Point du tout, Monsieur, mais je puis sans colère trouver mauvais qu'on soit à mes genoux : c'est une situation qui ne convient qu'aux amans heureux, & je vous estime trop pour vous soupçonner d'avoir osé prétendre l'être. Je ne vois point, Madame, répliqua le Président avec émotion, en

quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable ; mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné ? De l'amitié, Monsieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose ; je vois bien que je ne m'y connois pas.—Cela se peut, Monsieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Président ne put soutenir plus long-temps un caprice aussi étrange. Il sortit, le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappelé.

Dès que Belise fut seule, N'allois-je pas faire une belle folie ? dit-elle avec dépit ; j'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice ; point du tout : il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour si passionné fait place à la colère. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois

aimer le plus ! N'est-ce point là un amour bien vif, bien solide, & bien tendre ? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des sentimens : on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part de-là pour faire toutes sortes de sottises ; l'illusion cesse, le dégoût survient ; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas ? C'est toi qui m'as détrompée ; sans toi je serois peut-être en ce moment accablée de confusion & déchirée de remords.

Soit que Belise aimât ou n'aimât point le Président, car ces sortes de questions ne roulent guères que sur l'équivoque des termes ; il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre ; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au sortir des pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatience du desir, l'étourderie, & la légèreté, qui sont des grâces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Belise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son

époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raison; il savoit qu'il étoit bien fait & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois; mais il rioit de son bon cœur après l'avoir dit; il montrait en riant une bouche si fraîche & de si belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à son âge. Il méloit d'ailleurs des sentimens si fiers & si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant. Il vouloit avoir une jolie maîtresse, & un excellent cheval de bataille; il se regardoit dans une glace faisant l'exercice à la Prussienne. Il prioit Belise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polibe de Follard*? Il lui tarδοit d'être au printemps pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mélange de frivolité & d'héroïsme, est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée; ce pressentiment donne

aux gentillesſes d'un petit-maître un caractère de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fatuité ne ſied qu'à la jeuneſſe militaire. C'eſt un avis que je donne en paſſant aux petits-maîtres de tous états.

Belife fut donc ſenſible aux grâces naïves & légères de Lindor. Il s'étoit paſſionné pour elle dès la premiér viſite. Un jeune Page eſt preſſé d'aimer. Ma belle couſine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainſi à cauſe de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choſes : de faire mes premières armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, and je vous conſeille de ne deſirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais.—Jamais ! cela eſt bien fort, ma belle couſine. Mais je m'attendois à cette répoſe : elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma ſeconde campagne, vous ceſſerez d'être cruelle. A préſent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant ; mais quand vous aurez entendu dire : Il s'eſt trouvé à telle affaire, ſon régiment a donné dans telle occaſion, il s'eſt diſtingué, il a pris un poſte, il a couru

mille dangers ; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour ; que fait-on ? Si j'étois blessé, par exemple ! Oh ! cela est bien touchant ! Pour moi si j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois ses cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez point par des présages qui me font trembler. --- Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance. Ah ! si la seule idée vous touche, que fera la réalité ? Cà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi ; ne me donnerez-vous point quelque compte sur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Belise, qui faisoit semblant d'en rire, n'en étoit pas moins sensiblement touchée ; mais cette vivacité qui faisoit tant d'impression sur son ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni assez éclairé, ni assez attentif pour observer en elle les gradations du sentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi entreprenant

que la politesse l'exige ; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Aussi deux mois se passèrent-ils en légères tentatives sans aucun succès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus ; & quelque foible que fût la résistance de Belise, elle en étoit lasse elle-même, lorsque le signal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce signal terrible tous leurs travaux sont suspendus : l'un s'envole sans attendre la réponse au billet le plus galant ; l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner : c'est une révolution générale dans tout l'empire des plaisirs.

Lindor eut à peine le temps de prendre congé de Belise. Elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, disoit-elle, m'aime de tout son ame : rien de plus naturel, ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens. Il est fait à peindre ; il est beau comme le jour : il est étourdi : qui ne l'est pas à son âge ? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser : il trouveroit peu de cruelles ; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, & je le traite

avec une hauteur ! Je ne fais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place, je laisserois bien vite cette Belise si sévère s'ennuyer avec sa vertu ; car enfin la sagesse est bonne quelquefois, mais toujours de la sagesse ! Comme elle faisoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle tout son sang se gela dans ses veines. Il va parrir, s'écria-t-elle, le cœur saisi & pénétré ! Il va se battre, il va mourir, peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine : je pars : nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, & j'espère qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine ! souvenez-vous un peu de votre petit cousin : il reviendra fidèle, il vous en donne sa parole. S'il est tué, il ne reviendra pas ; mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail ? Il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces der-

nières paroles, il sourioit tendrement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Belise, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien galement, Lindor ! Vous dites que vous m'aimez ; sont-ce-là les adieux d'un amant ? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas temps de vous faire des reproches : venez, embrassez-moi. Lindor, transporté, usa de cette permission jusqu'à la licence, & Belise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle ? — Tout-à-l'heure. — Tout-à-l'heure ? Quoi ! vous ne soupez point avec moi ! — Cela est impossible. — J'avois mille choses à vous dire. — Dites-les moi bien vite : mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée ! — Ah ! ma belle cousine, je vous donnerois ma vie ; mais il y va de mon honneur : mes heures sont comptées ; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire, & que je n'y fusse point, je serois perdu ! votre petit cousin ne seroit pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Belise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle,

je serois au désespoir de vous attirer un reproché ; votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le temps de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons : adieu. — Adieu, ma belle cousine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point d'honneur qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat ; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Belise passa la nuit dans la plus profonde douleur : son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à Lindor : tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inspirer de plus touchant étoit exprimé dans sa lettre. O vous qu'on élève si mal ! qui vous apprend à si bien écrire ? La nature se plaît-elle à nous humilier en vous vengeant ?

Lindor dans sa réponse, plein de feu & de désordre, exprimoit tour-à-tour les deux passions de son ame, l'ardeur

militaire & l'amour. L'impatience de Belise ne lui laissa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponse. Leur relation s'établit & se soutint sans interruption la moitié de la campagne : & la dernière lettre qu'on écrivoit, étoit toujours la plus vive ; la dernière qu'on attendoit, toujours la plus désirée. Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires ? Si tu savois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? Ecris lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier. Lindor, bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve ; & comme il ne savoit pas mentir, son ami dicta cette lettre. Belise fut au désespoir : l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un œil de moins. Cette grande-mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage ! disoit-elle en soupirant. Ses deux yeux étoient si beaux ! les miens les rencontroient avec tant de plaisir ! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes ! Mais il n'en est que plus intéressant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé : il tremble sur-tout de

me en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la première fois que Belise avoit été obligée de se dire : *écrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en aperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes, mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offusquoit l'imagination, & lui glaçoit le sentiment. Hé ! cessons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une seconde fois sa lettre : ce pauvre enfant n'est plus aimé ; un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmellette ; n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractère. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse & sensible : si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis défolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous ; je ne le suis plus : mon cœur se flattoit d'être au-dessus des évé-

nemens : un seul accident m'a changée. Consolez-vous, Monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet : le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit cousin, *Monsieur !* On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger ; si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée ; que *Monsieur* avoit encore ses deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Belise fut annihilée & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'ensevelir à la campagne. Allons végéter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne, étoit une espèce de Philosophe dans la

vigueur de l'âge, qui après avoir joué de tout pendant six mois de l'année à la ville, venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Belise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage, dites-moi quel est votre plan de vie?—De plan, Madame, je n'en eus jamais, répondit le Comte de P. Je fais tout ce qui m'amuse, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite, avec soin, ce que m'ennuye ou me déplaît. — Vivez-vous seul? Voyez-vous du monde?—Je vois quelquefois notre Pasteur, à qui j'enseigne la morale; je cause avec des Laboureurs plus instruits que tous nos Savans; je donne le bal à de petites Villageoises les plus jolies du monde, je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuses. Quoi! dit Bélise avec étonnement, ces gens-là connoissent l'amour?—Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles: ils me donne appétit d'aimer.—Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Hé! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art; ils ont l'instinct de la nature, & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville,

on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout : une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples & tendres se cherchent sans le savoir, & s'attirent tour-à-tour. Vous me faites, reprit Belise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là si à plaindre ! — Ils l'étoient, Madame, il y quelques années ; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. — Oh ! vous me direz votre secret, interrompit Belise avec vivacité ; je veux aussi en faire usage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici : J'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépense dix ou douze à Paris dans les deux saisons que j'y passe, huit ou dix dans ma maison de campagne ; & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre sur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous ? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arrosées, des vergers clos & plantés avec soin. — Hé-bien ? — He-bien, Lucas, Blaise,

Nicolas, mes voisins & mes bons amis, ont des terrains en friche ou appauvris, ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cède les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrain qui les nourrissoit à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre ingrate sous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont-là mes amusemens. Cela est charmant, s'écria Belise ! vous savez donc l'agriculture ? — Un peu, Madame, & je m'en instruis ; je confronte la théorie des Savans avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns, & dans la pratique des autres : c'est une étude amusante. — Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ? Mais vous devez être adoré dans ces cantons ; ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur père. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bienheureuse, Monsieur le Comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie ; je veux suivre vos travaux, pren-

dre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens.— Vous n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur première entrevue: & dès ce moment, voilà Belise villageoise, toute occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos, & la présenta à ses Payfans comme une nouvelle bienfaitrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se communiquent: ils sont si naïfs & si tendres! C'est le plus sublime de tous les éloges, & Belise en fut touchée au point d'en être jalouse; mais que cette jalousie étoit loin de la haine! Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime, & en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la nature, sur les moyens de rajeunir cette terre, notre

vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfans. La Botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuses; la mécanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés au labourage; l'histoire naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations, & on faisoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit, & les jeux suspendoient les études.

Belise & le Philosophe se mêloient aux danses de ces villageois. Belise s'aperçut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai par-dessus ces paysannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes paysans aucun trace d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes; ils n'ont des ames que pour elles.

—Rien n'est plus naturel, Madame, lui dit le Comte: le desir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs.— Vous me surprenez, dit Belise: est-ce l'espérance qui rend sensible? — Non, mais elle dirige la sensibilité.— On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire? — Non vraiment, Madame; & sans cela qui pourroit ne pas vous aimer! — Un Philosophe est donc galant, reprit Belise avec un sourire? — Je suis vrai, Madame, & ne suis point philosophe, mais si je méritois ce nom, je n'en serois que plus sensible: un vrai philosophe est homme, & fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort.— Belise rougit, le Comte se troubla, & ils furent quelque temps les yeux baissés sans oser rompre le silence. Le Comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne; mais leurs propos furent confus, entrecoupés, & sans suite: on ne savoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils se quittèrent enfin, l'une rêveuse l'autre distrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeunesse des villages voisins s'as-

sembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faisoit l'ornement. Belise en fut enchantée ; mais le dénouement la surprit. Le Magister avoit fait des chansons à la louange de Belise & du Comte, & les couplets disoient que Belise étoit l'ormeau, & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne savoit s'il devoit leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant ; mais Belise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la ramenant : ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent, ils n'en savent pas davantage. Je les auroit fait taire, si j'avois en le courage de les affliger. Belise ne lui répondit rien, & il se retira pénétré de douleur de l'impression qu'avoit faite sur elle cet innocent badinage.

Que je suis malheureuse, dit Belise après le départ du Comte ! Voilà encore un homme que je vais aimer. Cela est si clair que ces paysans s'en apperçoivent : ce sera comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il est honteux de vouloir inspirer une passion, quand on n'en est pas susceptible. Le Comte se livreroit à moi sans réserve & de la meilleure foi : c'est un homme respectable dont je

ferois le malheur si je venois à m'en détacher. Le lendemain, il envoya savoir si elle étoit visible.—Quel parti prendre ? si je le refuse aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; si je persiste à ne le plus voir, que va-t-il penser de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laisserai-je croire que je me défie de lui ou de moi ? Après tout, qui m'assure qu'il m'aime ? & quand il m'aimerait, suis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raison, je lui peindrai mon caractère, il m'en estimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous surprendre, lui dit-elle ; j'ai été sur le point de rompre avec vous—Avec moi, Madame ! & pourquoi ? quel est mon crime ?—D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos ; que je ne crains rien tant que l'amour ; que je ne suis pas faite pour un engagement solide ; que j'ai l'ame la plus légère, la plus inconstante qui fût jamais ; que je méprise les goûts passagers, & que je n'ai pas un assez grand fond de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractère : je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié ; mais pour

l'amour il n'y faut pas compter ; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer ni qu'on m'en inspire.—Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte ; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter & sans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent : c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoique vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légère & inconstante ; il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractère de votre ame.—Non, Monsieur, je me suis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'histoire du Président & celle du jeune Page.—Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez ; vous vous êtes découragée mal-à-propos.—Eh ! Votre colère contre le Président étoit sans conséquence : le premier mouvement est toujours pour le chien, mais le second est pour l'amant ; ainsi l'a voulu la nature. Le refroidissement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit tous les jours cet effet ; mais peu-à-peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une passion, il faut être juste. Quel est leur

l'insensé qui exige l'impossible ? Je desire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité ; mais si votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir ce seroit un malheur, ce ne seroit pas un crime. Hé, quoi ! parce qu'il n'est point dans la vie de plaisir sans mélange, faut-il se priver de tout, renoncer à tout ? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, se pardonner à soi-même & aux autres ce qui est moins bien ou ce qui est mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille, l'amour nous manque, il peut l'embellir : laissons-le faire. S'il s'en va, l'amitié nous reste ; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui survit à l'amour en est bien plus douce, plus intime, & plus tendre.—En vérité, Monsieur, voilà une morale bien étrange ! —Elle est simple & naturelle, Madame. Je serois des romans tout comme un autre ; mais la vie n'est pas un roman : Nos principes, comme nos sentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'est plus facile que d'imaginer des prodiges en amour ; mais tous ces héros n'existent que dans la tête des auteurs : ils se disent ce qu'ils veulent ; nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur sans doute de cesser de plaire, c'en

est un plus grand de cesser d'aimer; mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois: ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-temps, il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne? Vous avez été élevée dans le pays des chimères. Croyez-moi, vous êtes bien née; revenez à la vérité, laissez-vous guider par la nature: elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui se perd dans le vuide, & qui réduit le sentiment à rien à force de l'analyser.

Si Belise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa première résolution; & dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser. Celle de Belise succomba sans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux-mêmes: toutes les facultés de leurs âmes réunies en une seule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre, dont le plaisir étoit l'aliment.

Belise
rassur
char
ture
sere
jeux
tage
déli
beau
en e
rage
com
char
les
doit
leur
nel
pass
à M
& à
E
pass
avoi
bien
men
nade
pluv
soiré
tum

Cette première ardeur se ralentit, & Belise en fut alarmée; mais le Comte la rassura. On revint aux amusements champêtres. Belise trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus serein & la campagne plus riante: les jeux des villageois lui plaisoient davantage: ils lui rapelloient un souvenir délicieux. Leurs travaux l'intéressoient beaucoup plus: Mon amant, disoit-elle en elle-même, est le Dieu qui les encourage; son humanité, sa bienfaisance sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs des bienfaits que répandoit sur eux ce mortel qu'ils appelloient leur père. L'amour le rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Belise avoit proposé au Comte de passer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en souriant: Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides & les soirées longues, Belise sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son ame,

& qu'elle desiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit ; vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi-même. — Quel est donc cet événement ? — Ah ! mon cher Comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuie : je ne vous aime plus. — Vous vous ennuyez ? cela est possible, lui répondit le Comte, avec un sourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'est la campagne que vous n'aimez plus. — Hé ! Monsieur, pourquoi me flatter ? tous les lieux, tous les temps sont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. — Vous avez beau dire, insista Belise ; je sens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuse avec vous dans un désert. — Sans doute, Madame : telle est l'ivresse d'une passion naissante ; mais ce premier feu n'a qu'un temps. L'amour heureux se calme & se modère : l'ame dès lors moins agitée commence à devenir sensible aux impressions du dehors : on n'est plus seul dans le monde ; on éprouve le besoin de se distraire, & de s'amuser. — Ah ! Monsieur,

à quoi réduisez-vous l'amour?—A la vérité, ma chère Belise.—Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous cessez de me suffire, j'ai donc cessé de vous aimer. —Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher.—Toujours cher: oui, sans doute; mais comment?—Comme je veux l'être.—Ah! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler.—Non, Madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez: j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi?—Oui, Monsieur, je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable.—Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuye aussi par fois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne.—Quoi! Monsieur; vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; & je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente? — Allons, Monsieur, retournons à Paris. — Oui, Madame; j'y consens; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'assure, & plus amoureux que jamais.

Belise de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu-à-peu l'ardeur de Belise se ralentit. Les soupés lui paroissoient longs; elle s'ennuyoit au spectacle. Le Comte avoit soin de la voir rarement; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas : Que vous semble de Paris ? --- Tout m'y amuse & rien ne m'y attache. --- Pourquoi ne venez vous pas souper avec moi ? --- Vous m'avez tant vu, Madame ! Je suis discret : le monde a son tour, j'aurai le mien. --- Vous êtes donc toujours persuadé que je vous aime ? --- Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que pensez-vous, Madame, du nouvelle Opéra, poursuivait-il à haute voix ? Et la conversation devint générale.

Belise comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaison conduoit à son avantage. Personne, disoit-elle, n'a cette candeur, cette simplicité, cette égalité de caractère; personne n'a cette bonté d'ame & cette

élévation de sentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me semblent que des perroquets bien instruits. Il a bien raison de douter qu'on cesse de l'aimer après l'avoir connu ! Mais non, ce n'est pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée !

Telles étoient les réflexions de Belise ; & plus elle sentoît renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin, le desir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle ; & l'abordant avec un sourire : Quoi, Madame, lui dit-il, un tête-à-tête ! vous m'exposez à faire des jaloux. — Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Belise ; & vous savez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête ? — Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte ; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printemps. --- Elle seroit à plaindre si elle étoit à la ville : vous y êtes si occupé, qu'elle risqueroit d'être négligée. --- Elle s'y amuseroit, Madame, & n'y

penferoit pas à moi.—Laiſſons-là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je fi rarement & fi peu ? --- Pour vous laiſſer jouir en liberté de tous les plaifirs de votre âge. --- Vous ne ferez jamais de trop, Monſieur : ma maifon eſt la vôtre ; regardez-la comme telle, j'en ſerai flattée, je le deſire, & j'ai acquis le droit de l'exiger.—Non, Madame, n'exigez rien ; je ſerois au défefpoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle faifon. Cette obſtination la piqua vivement. Allez, Monſieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaifirs où je ne ſerai pas, j'ai mérité votre inconfiance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de ſes démarches ; elle le cherchoit & le ſuivoit des yeux aux promenades & aux ſpectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieufes ; elle ne ceſſoit de queſtionner ſes amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars. Quelques beaux jours étant venus : Il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me juſtifie. J'ai tort juſqu'à préſent ; il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe

rendre chez elle : tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Belise, pour monter dans mon carosse. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il ? --- Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le Comte fut transporté de joie. Belise, au mouvement de la main qui la soutenoit, s'aperçut du saisissement & de l'émotion qu'elle faisoit naître. O mon cher Comte ! lui dit-elle en pressant cette main qui trembloit sous la sienne, que ne vous dois-je pas ? Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant sur mes sentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'estimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour est content. Je n'ai plus de scrupule, and je suis heureuse.

LES QUATRE FLACONS,

ou

LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MEGARE

J'AI grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, & la manière la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les Dieux : témoin le Démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, & le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens & des grâces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit passé sa quinzième année lorsque son père, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athènes, pour y faire ses exer-

NS, cices, lui dit en l'embrassant : Mon cher
fils, vous allez trouver dans le monde
une foule de jeunes évaporés, qui se ré-
pandent en injures contre les femmes.
N'en croyen rien. Ceux-là n'affectent de
les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu
parvenir à les rendre méprisables. Pour
moi, à commencer par votre mère, ma
vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le
beau sexe une délicatesse de sentiment,
une candeur, une vérité dont peu d'hom-
mes sont capables. Faites comme moi ;
choisissez une femme honnête, d'une hu-
meur égale, d'un caractère solide, d'une
vertu sociable & douce. Il y en par-tout.
Mon aveu suivra votre choix. Je suis
bon père : je ne veux que votre bon-
heur.

Alcidonis plein de ces leçons, arrive
à Athènes. Sa première visite fut à Séli-
ane, à qui on l'avoit recommandé. Séli-
ane, dans sa jeunesse, avoit été jolie &
belle : elle étoit belle encore ; mais elle
commençoit à n'être plus jolie. Après
les premiers complimens : Que venez-
vous faire ici ? lui dit un vieux Capitaine,
l'époux de Séliane, & l'ancien ami de
son père. C'est bien à votre âge qu'on
s'ensevelit auprès des femmes ! Le Cir-
que, le Pirée, voilà vos écoles, & non

pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athènes. C'est à Sparte qu'on devrait aller.

Alcidonis fut déconcerté par une vive apostrophe ; mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée ! Eh qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses ? — A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble ! A se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas sitôt, Madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ? La paix a ses talens & ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'un troupe. — Et voilà le mal, de par tous les Dieux ! voilà le mal. Je voudrais qu'il fût défendu, même en temps de paix, de quitter les drapeaux,

le le
nd je
ènes
e fi
fon
nois
e, le
l-on,
neu-
ondit
chir,
voilà
in-
me,
t.—
fitôt
près
on
— Et
de
a ja-
t-on
vous
fes
pas
oila
à le
ême
ux,

ur peine de la vie — Quoi ! Monsieur
vous voulez donc que nous n'ayons pas
un seul homme ?—Vous en aurez, Ma
dame, vous en aurez de reste. Il y en a
tant d'inutiles à l'état ! — Fort bien, vous
nous réduisez au rebut de la République.
Les femmes vous doivent des remerci-
mens.—Je les en dispense.—Non, Mon-
sieur, nous sommes citoyennes, & nous
réduisons généreusement à l'état toutes les
figures qui nous déplaisent, tous ces
visages à faire peur, tous ces caractères
éroces qui ne s'amusent qu'à tuer, &
qui ne sont bons qu'à cela — Et vous
vous réservez les jolis hommes, qui ai-
ment à vivre, n'est ce pas ? — Affuré-
ment. — C'est fort bien dit, & l'Aréo-
page ne manquera pas d'en faire un dé-
cret pour vous plaire. Seigneur pardon-
nez : ma femme est folle. Je vous laisse ;
car je n'y tiens plus. Par Hercule, Ma-
dame, faut-il que je sois votre mari !
Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A
ces mots, il sortit, en tapant du pied, &
ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alci-
donis ! Madame, avez-vous souvent de
pareilles scènes ?—Mais, oui, répondit-
elle froidement, toutes les fois que j'ai
du monde.—Et quand vous êtes seule ?—

Il gronde encore, mais un peu plus bas ?
---Et comment l'avez-vous épousé ? ---
Comme on épouse, par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis ; il s'impatiente & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'est pas à négliger : cela est bon à quelque chose. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? --- Aux amis particuliers de mon père, & le nombre n'est pas grand. --- Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. --- Daignerez-vous m'en servir, Madame ? --- Ou mon mari, ou moi : vous choisirez. --- Mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour : Vous êtes étrange, lui dit Séliane ! Votre ton a effarouché ce jeune homme. --- Que vous vouliez apprivoiser ? --- Je vous entends, Monsieur ; je vais ordonner que ma porte lui soit fermée. --- Eh ! non, Madame, non, je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard ! Je ne l'ai pas été de votre jeunesse ; je ne le

serai pas de votre maturité. --- Voilà de vos galanteries ; mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. --- Je le verrai, Madame ; je fais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Hé-bien, lui dit-il, allez vous donner dans les mœurs efféminées de la jeunesse Athénienne ? Ma femme vous y a disposé sans doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son temps est passé, grâce au ciel ; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les sirènes les plus dangereuses ! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs.—S'il en est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athènes ne ressemblent guère à celles de Mégare !---A Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux père. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde ; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune prêtre de Minerve ; par recueille-

ment, qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avoit arrangée lui-même : il s'endormoit sur la vertu de la meilleure foi du monde. --- Il avoit raison, sans doute ; & je vous prie de respecter la mémoire de ma mère. --- Ta mère ! ta mère étoit une femme : ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bieu vu ! je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidelle ; & encore est-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même, mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serois pas le premier qu'elle auroit mis au désespoir. Elle s'amusoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faisoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureusement elle vieillit, & le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, disoit-il, sont donc ici bien redoutables ! & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en songe, & lui dit : Rien ne ressemble tant aux

hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, est vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractère, afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme infociable. Vous serez charmant, si l'on dit de vous : *on en fait tout ce qu'on veut*. Mais ce n'est pas assez de plaire, il faut encore savoir aimer, & n'aimer trop ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour, la passion, le goût, & la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pourrez faire usage. Ils sont différens de vertus, comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse ; & du blanc pour revenir à votre état naturel. A ces mots l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur. Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais qu'elle fut sa surprise, en trouvant en effet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il,

je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se lève en rendant grâce à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit seule. Vous avez vu mon mari, lui dit-elle ? Ne s'est-il pas déchaîné contre la galanterie ?—Beaucoup.—Il vous a dit mille horreurs des femmes ?---Il est vrai. ---Je me flatte qu'il m'a exceptée. --- Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité.---Le bon homme !---Il est persuadé que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer.---Eh ! voilà comme il me décrie ! Il mériterait bien, . . Mais non ; je dois me respecter moi-même.--- Votre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honnête.---Lui ! ---Lui-même ; & malgré vous.---Malgré moi ! Celui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi.---Je vous avoue qu'à votre place. . . Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma mère.--- A votre mère !---Il a osé me dire que mon père n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas.---Le malheureux ! C'est bien à lui de se vanter ! Mais encore une fois, je me respecte. Non, Monsieur, je ne suis

point coquette ; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre.---Et qu'en faites-vous de ce cœur ?---Hélas ! je n'en fais rien du tout ; mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionnément, & je voudrois être aimée de même.---Ah ! vous le seriez.---Je n'ose m'en flatter : rien n'est plus foible, plus vain, plus léger, que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies ; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas.---Pour moi, Madame, je fais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; & si j'étois sûr du retour j'en prendrois une bonne dose ! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout-à-coup ; eh le moyen de nous aimer ? nous ne nous connoissons pas encore.---A la bonne heure, Madame : je ne suis pas pressé. Demain nous nous connoi-

trons mieux.--- Je vous verrai donc demain? Oui, Madame. L'après-dînée, entendez vous? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, & je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, avec ses flacons dans sa poche. Sélane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis, en la voyant, le privilège de la beauté: moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Sélane fit semblant de rougir. Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laisseroit prendre, & on y seroit trompée.—Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne.—Et vous voulez commencer par moi—Non, je vous le jure.—Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres?—Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point là de flatterie.—En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire.—Ah! Ah! si vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vite.—Oh! sans doute & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est ce pas?—Rien

de- n'est plus vrai; vous n'avez qu'à dire—
inée, En vérité, vous êtes bon, avec ce ton
viter, froidement résolu.—C'est que je suis sûr
s se- de mon fait.—Quoi, si je vous faisois
vous voir quelque envie d'être aimée?—Vous
le seriez à point nommé: je vous en
rou- donne ma parole.—Je vois bien, Alcido-
cons nis, que vous ne savez à quoi vous vous
s le engagez, ni combien je suis exigeante.—
Alci- Exigez, Madame, exigez; mon cœur
de la vous défie. Je vous aimerai tant qu'il
plus vous plaira.—Vous m'aimeriez donc, si
plant je voulois, à la folie?—A la folie, fût;
que il ne m'en coûtera pas davantage.—Sa
ngé- simplicité me charme. Eh bien, oui, je
ndre, veux que vous m'aimiez, & que vous
me, m'aimiez beaucoup—A la passion?—A la
mpé passion.—Et vous m'aimerez de même?—
ncer Je le crois.—Ce n'est pas assez.—J'en
our- suis sûre.—Cela me suffit, & vous allez
re- voir beau jeu.—Où allez-vous donc?—
des Je suis à vous; je ne demande qu'une
y a minute.

otre Le crédule Alcidonis s'étant retiré
n'a- dans un coin, but l'élixir du flacon pour-
Ah! pre, jusqu'à la dernière goutte. Il repa-
illité roît, les yeux enflammés, le cœur pal-
oute pitant, la voix éteinte. Plus de fateur,
ten- plus de galanterie: son langage étoit
Rien rapide, entrecoupé, plein de substance

& de chaleur. Les mots ne pouvoient suffire aux sentimens. Des accens inarticulés suppléoiént aux paroles ; un geste véhément, une action impétueuse en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Sélane hors d'elle-même. Elle est émue, agitée, interdite : elle a peine à le reconnoître : elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, hésiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne ; & l'on eût dit, l'instant d'après, qu'elle avoit bû au même flacon.

Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne cessoit de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disoit-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en suis bien aise. Consomez-vous auprès d'elle ; voilà un temps bien employé ! Alcidonis se vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie insultante. Mais sa passion n'étoit plus secondée : celle de Sélane s'affoiblissoit de jour en jour. Sélane lui suffisoit ; il ne pouvoit plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde

qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'aperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amusoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux ; il fit tant, qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé ; j'étois folle. Je suis sage ; imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe, & l'amour lui-même. Le mien s'est affoibli ; vous m'avez grondée. Il s'éteint. vous vous désespérez. Tant pis pour vous : je ne fais qu'y faire.—Eh quoi, perfide ! ingrâte ! parjure !—Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures, si cela peut vous soulager.—Ah ! juste ciel ! comme on me traite !—Comme un enfant à qui l'on pardonne tout.—Est-ce là, perfide, les sermens que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer jusqu'au dernier soupir ! —Seremens téméraires, qui n'engagent à rien : insensé qui les fait, insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en se mettant à table, jureroit par tous les dieux d'avoir, toujours le même appétit ? —Le même appétit ! Quelle image ! Est-ce là cette délicatesse, dont votre cœur se glorifioit ?—Autre sottise. On

désavoue l'empire des sens, au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce discours, s'arrachoit les cheveux de désespoir. Eh bien, poursuivait-elle, que faites-vous ? En serez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve ? Alcidonis, écoutez-moi. Je conserve pour vous une amitié, compatissante.—Ah cruelle ! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande ?—Il faut bien vous y réduire ; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse de plaire ? Le procès n'est pas décidé, & ne le sera pas sitôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage.—Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire ; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout-à-coup ses sens se calmèrent, & la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans ; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé

— Il n'est rien de si naturel que de changer quand on s'ennuye. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une constance pénible ! Jouisiez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous souhaite bien du plaisir.

Séliane fut aussi surprise que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il se consolât, mais pas sitôt ni si aisément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître, n'étoit qu'un dépit simulé, & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies, que le pauvre garçon étoit désespéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athènes. Cela m'est égal, disoit-il en lui-même : le flacon pourpre est à sec ; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux

bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup jouissons : c'est le moment des fantaisies il boit du flacon couleur de rose, & voit ses yeux & ses desirs qui se promènent sans se fixer.

Le hasard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languissans d'une modestie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouissante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là ; & réflexion faite il eût préféré la blonde, sans je ne sais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne sais quoi déterminait ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée, elle le reçut d'un air distrait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion s'irrite contre les obstacles. Excité par le desir de plaire, il fit les plaisirs du souper. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix ; & quelques regards de complaisance portèrent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se lève, il la suit. Vous voulez donc bien

m'accompagner, lui dit-elle en acceptant sa main ? Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun.—Pardonnez-moi : je vous enlève aux plus jolies femmes d'Athènes ; & c'est un triomphe assez beau.—Je n'ai fait que les entrevoir : elles m'ont paru assez bien.—Assez bien, vos éloges sont modestes ! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien ? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse on croit voir une Déesse.—Il est vrai, l'auguste Junon.—Vous êtes méchant ! & Amate, que vous en semble ? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble appeler le plaisir—Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée.—Négligée ! le mot est cruel. Je ne le répéterai pas : il passeroit en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grâce à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit : qu'en dites-vous ?—Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame.—Et vous voudriez bien lui donner la vôtre ?—Je vous avouerai que sans vous, elle auroit eu la pomme.—Hélas ! Et qu'en auroit-elle fait ? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise.—

Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil.—Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du souper, les regards attachés sur elle.—Il est vrai, je l'admire comme un beau modèle en cire.— Beau modèle, si vous voulez : on dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment, dit-elle à Alcidonis ? Il est bonne heure ; nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée qui le rendoit méchant avec Corine, sçavoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales : aussi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de savoir à mon tour le bien & mal que vous pensez de moi.—Le mal ! Eh, s'il y en a, m'avez-vous laissé le temps, la liberté de l'appercevoir ? L'illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante, nous cacheroient la laideur même : je l'aurois prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté, voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie, c'est tout ce qu'il vous plaira ; mais rien au monde n'est si séri-

eux, & vous m'allez rendre d'un seul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux : vous m'appercevez en passant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous osez me l'avouer ! Savez-vous si je mérite ces sentimens ? Savez-vous si je puis y répondre ? — Non, Madame, je ne fais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Cè beau corps, ces traits charmans peuvent chacher une ame insensible. Je le crains ; mais j'en cours les risques : & le danger fût-il encore plus plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. — Ah ! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractère : c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? Que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à passion, & un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux, & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionné que vous, ce sont des plaintes, des reproches. Vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne fait

comment vous quitter : il n'y a pas moyen de vous prendre.—Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers ; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d'avance.—Ne croyez pas plaisanter, Monsieur : c'est le charme de l'amour que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari, & en vérité ce ne seroit pas la peine d'être veuve.—J'entends raison, belle Corine, & vous pouvez compter sur moi.—Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme, qui auroit pour vous de la foiblesse, de vous retirer sans faire de scène, dès qu'elle vous diroit en amie : Je vous aimai, je ne vous aime plus ?—Assurément : j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver.—Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer, qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine ; & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle ci est vive, disoit-il, mais voilà

tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelqu'autre l'amuse. En vérité je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs ! J'aurais bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les vœux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise ; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée ; mais quel plaisir de l'animer ! Une femme naturellement vive l'est pour tout le monde, celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir : aussi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, & que je fais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Est-il possible, s'écria-t-elle, sans s'émouvoir ! Quoi, vous serez malheureux, si je ne vous aime pas ? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée, car je ne fais point aimer. — Ah ! belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connoissez pas l'amour ! — En vérité, je ne le connois pas. — Et si je

vous le faisois connoître ?—Vous me feriez bien du plaisir ; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé, & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdoit ses peines. — Votre mari ! je le crois bien : mais vous avez eu des amans ?—Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres.—Et les rendiez-vous-heureux ? Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute ; j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même temps ; pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chère enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois : vous êtes sensible ? — Oui, sensible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me passe.--- C'est une maladie assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Venus ? — Mon mari en faisoit beaucoup ; mais il me retrouvoit la même au retour du temple. --- Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? — Il n'avoit garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit

m'initier. — Vous initier ! Et saviez-vous quelle est cette cérémonie ? — Hélas, non, je ne fais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en risquant quelque liberté ? — Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme si je vous aimois : je ne vous aime point encore. — Et comment vous appercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais ? — J'en ai fait mille ; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime, & puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise ; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui devoit se célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en grâces & en amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le temple.

Céphise s'y étoit rendue la première. Ah ! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant ; j'étois animée. — Eh bien ? — Eh bien je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis, c'un air préoccupé, & les yeux attachés sur la fête ? A souper, soit, je le veux bien.... Ah ! la jolie danseuse que voilà ! Que celle-ci chante avec grâce ! — Vous serons seuls, entendez-vous ? — Seuls, j'y consens. Je voudrois bien savoir quelle est cette jolie danseuse ! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas ! — Pardonnez-moi, je vous entends ; mais je cherche quelqu'un qui me dise.... Ah ! Pamphile, un mot ! Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. — C'est Cloé, dit Pamphile. Je soupe avec elle. — Avec elle ? Ce soir ? — Ce soir même. — Ah ! j'en veux être. — Cela ne se peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y pensez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphise, interdite : vous soupez avec moi ; je vous l'ai dit. — Il est vrai, c'étoit mon dessein ; mais j'ai promis à

mon ami Pamphile. Ma parole est sacrée, & je ne saurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart d'heure, & infipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse Phillire ; il en fut épris une soirée ; le lendemain elle l'ennuya. Ah ! que les fantaisies sont fatigantes, dit-il ! A chaque instant des desirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame ! C'est le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de sentiment passagères & renaissantes, qui ne me laissent aucun repos. Buons l'oubli de mes folies. Il dit & vuida le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la philosophie sous Ariste l'Académicien. Ariste, en mourant, laissa une jeune veuve la plus honnête & la plus belle du monde. Le disciple d'Ariste crut devoir à sa veuve les consolations & les secours de l'amitié. Thélésie les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit elle ; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu.

Tant de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est temps, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies ; ce n'étoit point l'emportement de la passion ; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Thélésie ; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie & qu'une ame ; & cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Thélésie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter : je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son père, lui faire un crime de ses refus, la menacer des répoches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux ; elle parut inébranlable.

Cependant Thélésie dans sa retraite, ne cessoit de verser des larmes. La seule esclave qui lui restoit, voyoit la douleur dont elle étoit consumée, & n'en pouvoit pénétrer la cause. Falloit-il l'attribuer à la mort de son époux ? Quoi ! pleurer

sans cesse un mari philosophe ! Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtresse écrivoit souvent à un citoyen d'Argos ; & les réponses qu'on lui rendoit, lui arrachoient de profonds soupirs. La curiosité ou le zèle porta l'esclave à ouvrir une des lettres de Thélèse. Elle étoit conçue en ces termes :

« Si vous n'avez un cœur d'airain, vous serez touché, Seigneur, du désespoir d'une infortunée, qui donneroit son sang pour la liberté de son père. Aristé, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un esclave, n'a rien épargné pour rendre mon père à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il est en votre pouvoir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas ! il s'en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une seule ressource : c'est de m'offrir moi-même en échange pour mon père. Il n'est pas juste que je sois libre, tandis que mon père est esclave. Je suis jeune ; il est accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma servitude plus d'avantages que de la sienne. Mes mains s'endurciront au travail ; mon cœur est fait à la patience.

Si je voulois user de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de séduire & d'intéresser les hommes, je ne serois pas réduite à cette cruelle extrémité ; mais l'esclavage est moins honteux que le vice. Je n'hésite pas à choisir."

L'esclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah ! s'écria-t-il, le cœur saisi & les yeux en larmes, voilà donc la cause de ses refus ! Elle est née esclave ! Et qu'importe ? La vertu est la reine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle pitié ! Quelle tendresse ! Vous, Thélésie, vous dans l'esclavage ! Que n'ai-je un trône à vous offrir ! Au nom des dieux, dit-il à l'esclave, garde-moi bien le secret. Je pars : les pleurs de ta maîtresse vont être essuyées. Ton zèle aura sa récompense.

Alcidonis se rend à Argos, & le père de Thélésie est libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi se rendre à Athènes, & lui dit en le quittant : Vous allez revoir Thélésie ; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre, vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos mal-

heurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le connois; il la respecte; il lui feroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaicteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul.—Quoi! dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne!—Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Thélésie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame. Laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athènes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O! mon père, lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissée fléchir? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je fais que je dois à ta tendresse & à tes vertus la liberté, la vie, & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour, vint presser de nouveau Thélésie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui

avoit-elle répondu avec courage ; il est moins humiliant de l'avouer, que de le taire : quiconque aura intérêt à me connoître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame ? Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même ; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée ; mon père y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me la rendu : il est libre ; il est ici ; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable ; & vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour que ni votre honneur, ni ma reconnoissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Thélésie, lui dit Alcidonis, d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins Philosophe, moins généreux qu' Aristote ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance ? Non, sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion ? Je suis son disciple ; ses préceptes sont gravés dans mon cœur. Son exemple est-il honteux à suivre ? ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour

l'imiter ?—Ce n'est pas la vertu, lui dit elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le temps de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis désolé de cette circonstance invincible, tomboit aux genoux de Thélésie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le viellard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois-je ? Ah ! ma fille, s'écria-t'il, c'est lui... Et tout-à-coup se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! mon père, dit Thélésie étonnée, vous le connoissez ! C'est lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ? Alcidonis, vous baissez les yeux ! Vous rougissez ! Mon père vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon père c'est lui qui vous a racheté ; c'est à lui que je dois mon père.—Oui, ma fille, voila mon bienfaiteur.—Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le viellard, qui se prosternoit à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?—Pardonnez, dit le viellard, mon cœur étoit saisi ;

ma fille m'a déviné ; ce n'est pas ma faute. — Eh-bien, puisqu'elle fait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre père que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis, en la baisant. Consolez-vous, répondit Thélésie avec un sourire : vous ne lui devez que ma main ; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté, employa le reste du jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux sommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit : Soyez heureux, Alcidonis ; aimez sans inquiétude ; possédez sans dégoût ; desirez pour jouir ; faites des jaloux, & ne le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est votre destin que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de rose ; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.

LAUSUS & LYDIE.

Lausus equum domitor debellatorque ferarum.

VIRG. ÆN. VII.

LE caractère de Mézence, roi de Tyrrenne, est assez connu. Mauvais prince & bon père, cruel & tendre tour à tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appelé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célèbre parmi les jeunes héros de l'Aufonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneste. Son père, au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le Roi de Préneste chassé de ses états, & cherchant son salut dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les grâces éplo-

rées ont de noble & d'attendrissant, étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on distinguoit la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à son rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son ame par l'infortune.

Elle entendit nommer son père, & à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même interdit, oublia son orgueil & son âge. La prospérité, qui endurecit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'est plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put résister aux charmes de sa captive, quelle fut leur impression sur l'ame vertueuse du jeune Lausus. Il gémit de ses exploits ; il se reprocha sa victoire : elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disoit-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son ame : il vit Mézence étonné, attendri, passer tout-à-

coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien l'humanité seule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir son père pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalousie fuit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète ! il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté sur le front du jeune héros vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler : il surprit des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi ; mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste ; & avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le Prince rassuré ne vit dans les soins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la cour du tyran étoit remplie d'espions & de délateurs, cortège ordinaire des hommes puissans, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat & si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi son père, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat ; satisfait de vaincre, il ne sçait point opprimer ; il est plus facile que jamais au roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie ; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes !

Les réponses de Lydie, pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnaissance ; mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son père lui

faisoit une loi de ménager un tel appui !

Cependant leurs entretiens plus fréquens devenoient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes, & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattoit de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant, & rien au monde, à son avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, se réduisoit à deux articles, à rendre au Roi de Préneste sa couronne & ses états, & à faire de son hymen avec la Princesse, le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit mise, les avantages qu'il en voyoit naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspiroit, surprirent à l'aimable captif un sourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faits pour mon père ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoissance. Cette réponse touchante fut

accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival ; mais ce fils étoit l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple & lui : le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets, & lui enlevait le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de diffimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses états, où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au Roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la première étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir, & le même envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressem-

blance singulière avec le Prince avoit fait la fortune de ce jeune homme, appelé Phanor. Mais ils se ressembloient encore plus par le caractère que par la figure : mêmes penchans, mêmes vertus : Lausus & Phanor sembloient n'avoir qu'une ame. Lausus, en partant, avoit confié à Phanor son amour & son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le Prince. A cette nouvelle la situation de cet amant ne peut se rendre ; son esprit se trouble, sa raison l'abandonne ; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit découvert ; il le fut. Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le trainât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé

pour ses plaisirs, en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle, que des combattans contre les bêtes féroces ; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort, & Mézence qui se hâtoit sur un soupçon de faire périr les innocens, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidelle ami de Laufus. Qu'on l'expose, dit Mézence ; qu'il soit en proie aux lions dévorans, le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance, & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Laufus attendoit vainement la réponse de son ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il ! Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même.... Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-tems dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple : il apprend que son ami est dans les fers, & que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précé-

der le festin nuptial, & que pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses veines : il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grand Dieux, retenez ma main, mon désespoir m'épouvante : que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison : mais comment y pénétrer ? Ils s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Lausus, je suis le fils de ton roi. J'attends de toi un service important : Phanor est dans les fers ; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui : donne-moi tes vêtemens ; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoissance ; dérobe toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme foible & timide, cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, & dispa-

roît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive, Lausus se présente : il se nomme du nom de l'esclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur, il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille, il reconnoît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux laisse-moi mourir. Hélas ! ajoute-t-il en jettant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O Dieux ! s'il fait l'état où il a réduit son ami ! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le fait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor transporté ! Ah, Lausus ! ah, mon prince ! A ces mots tous deux perdent l'usage des sens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se con-

fondent. Long-temps immobiles & muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison, la douleur étouffe leur voix, & ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, & en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de temps, dit-il à son ami ; prends ces vêtemens, sors de ces lieux, & m'y laisse.—Moi, grands Dieux ! je serois assez lâche ! Ah ! Lausus, l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le proposer ? Je te connois, dit le prince ; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt, il faut mourir ou prendre la fuite.—Prendre la fuite !—Ecoute-moi : mon père est violent, mais il est sensible, la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & son bras levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort seroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Hé bien, reprit Lausus, demeure ; mais en mourant ; tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père ; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a trace le billet fatal qui

te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le prince : tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, & tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite : je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis ; les moment nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste ; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus, & ton ami t'estime trop ; pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots ils s'embrassèrent, & Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle nuit ! quelle offreuse nuit pour Lydie ! Hé ! comment peindre les mouvemens qui s'elevent dans sons ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu ? Elle adore Lausus,

elle déteste Mézence, elle s'immole aux intérêts de son père, elle se livre à l'objet de sa haine, elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de regner sur un cœur par la violence & par la crainte ; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme un esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas ! c'est pour lui seul qu'elle va vivre, c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant & son père : un refus va découvrir le secret de son ame ; & si Lausus est soupçonné de lui être cher : il est perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour : il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'Hymen & de l'Amour, mais comme une de ces victimes, innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu de spectacle, le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à

décrire les combats du ceste, de la lutte & du glaive: un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui environne: un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire; bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse; il se bat les flancs de sa queue, & le feu commence à jaillir de ses prunelles étincellantes. Le peuple effrayé, desire & craint de voir p. oître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre: la terreur & la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle est saisie, lui a fait détourner les yeux de ce spectacle, qui révolte la sensibilité de son ame compatissante. Que seroit-ce, hélas! si elle savoit que Phanor, que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on a dévoué; si elle savoit que Lausus lui-même a pris la place de son ami, & que c'est lui qui va combattre?

A demi-nud, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle ; c'est son fils qu'il livre à la mort, & ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure & la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus, impatient, irrite le monstre & l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance, Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, & trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui passe. Il accourt, il fend la foule ; ses cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence ! sauve ton fils : c'est lui ; c'est Lausus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor qui se précipite vers lui. O Dieux ! que vois-je ! Peuples, secourez moi ; jetez-vous dans l'arene, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante, sur les marches de

l'amphithéâtre, son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour sa défense ; le monstre le poursuit & l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable ! ô bonheur inespéré ! Laufus, en se dérochant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, & le fer dont sa main est armée, sort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumanté. L'alarme universelle se change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumière ; elle ouvre les yeux ; elle voit Laufus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher & fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place ; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie ; & si votre fils vous est cher encore, vous lui devez vous fils. Mais si votre vengeance n'est pas appaisée, nos jours sont en vos mains : frappez ; nous péri-

rons ensemble ; nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardoit Mézence avec des yeux supplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie & la vengeance. Il demeure long-temps immobile & muet, roulant tour-à-tour sur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié se combattent & se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable ; & passant tout-à-coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre : mais il me reste encore un sacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la, cette main dont le présent t'est plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache ; elle seule pouvoir l'obtenir.

LE MARI SYLPHE.

EVITEZ les pièges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune femme, évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? Ne sont-ils faits que pour se nuire ? Sont-ils destinés à se fuir ? Et quel seroit le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenoient à la lettre ?

Lorsqu'Elise sortit du Couvent pour aller à l'Autel épouser le Marquis de Volange, elle étoit bien persuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde que des écueils, & que des pièges dans le mariage. Son ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte ; & l'âge n'avoit pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi tout fut pour elle dans l'Hymen, humiliant & pénible. Les premiers soins de son époux,

soin de la rassurer, l'alarmoient encore. C'est ainsi, disoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage. La flatterie couronne la victime; l'orgueil va bientôt l'immoler. On consulte aujourd'hui mes desirs pour les contrarier sans cesse. On veut pénétrer dans mon cœur pour en développer les replis; & si on me découvre quelque foiblesse, c'est par-là même qu'on aura soin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des pièges qu'on nous tend.

Il est aisé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeste préjugé répandit du côté d'Elise, dans leur commerce le plus intime. Volange s'aperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eut tâché de l'en guérir s'il en eût deviné la cause; mais la persuasion qu'il étoit haï le découragea; & en pendant l'espoir de plaire, il étoit tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus opposée à son caractère. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaisance même. Il s'étoit fait de son mariage une fête riante plutôt qu'une affaire sérieuse. Il avoit pris une épouse jeune & belle, comme on se choisit une

divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disoit-il; je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux; tant mieux! Je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages; & l'inquiétude attachée à une jalousie délicate & timide préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit blessé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui; & cet amour si tendre & si pur qui devoit faire son bonheur; alloit devenir son supplice. Mais un artifice innocent dont le hazard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ses droits.

Il faut que la sensibilité de l'ame s'exerce; & si elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantastique. Il étoit décidé dans l'opinion d'Elise, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans sa fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé sous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces esprits avec les mortelles.

& pour elle ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Elise croyoit donc aux Sylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins se peindre ce que l'on desire ; & il n'est pas facile de se peindre un esprit. Elise avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle desiroit. Mais pour loger une ame céleste, elle avoit composé un corps fait à plaisir : une taille élégante & noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un teint d'un éclat & d'une fraîcheur digne du Sylphe qui préside à l'étoile du matin ; de beaux yeux bleus & languissans, & je ne fais quoi d'aérien dans toutes les graces de sa personne. Elle y avoit ajouté la parure la plus légère, des fleurs, des rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi transparent & dont se jouoient les zéphyr, deux ailes semblables à celles de l'Amour, dont ce beau Sylphe étoit l'image : telle étoit la chimere d'Elise ; & son cœur séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il est naturel que nos idées les plus familières & les plus vives se-retracent pendant le sommeil : bientôt les songes

d'Elise lui firent croire que sa chimere avoit quelque réalité.

Volange bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avoit beau l'observer avec les yeux de la jalousie ; il lui voyoit avec ses pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'allarmer. Avec eux son regard étoit sévère, son air dédaigneux, son maintien froid ; elle parloit peu, écoutoit à peine, & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre ni coquette ! cela n'étoit pas concevable. A la fin elle se trahit.

L'Opéra de Zelindor dans sa nouveauté avoit le plus brillant succès. Elise étoit à ce spectacle dans la petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avoit prise en amitié. Justine avoit sa confiance, & rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; Et sa petite loge ne lui étoit chère, que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble, & sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observoit tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zelindor, & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne fais quelle inquiétude lui prit, mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule: Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle?—Ah! Monsieur, elle en est folle. Ce Zelindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes.—Quoi! la maîtresse fait de ces songes-là?—Hélas! oui, Monsieur, & c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bienheureux, que jeune & jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des Sylphes.—Des Sylphes!--Et oui, Monsieur, des Sylphes. Mais je trahis la son secret.—Tu plaisantes, Justine?—Il y a bien de quoi! Allez, Monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah! quand je vois cette jeune femme à son réveil, le tein animé, les yeux languissans, la bouche plus fraîche qu'une rose, me dire avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe; que je la

plains ! & que je vous hais ! — Que veux-tu ? Ta maîtresse avoit dans son mari un amant comme il y en a peu ; mais à ce que l'amour a de plus tendre elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de là timidité pour de la froideur ; & voilà comme sont les hommes. Ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir ? Pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle ? — C'est là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte, & j'aurois été bien plus vif dans mes instances, si elle avoit été plus libre dans ses refus. — Hé ! Messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse ! Vous allez voir qu'on vous en saura gré ! — Ecoute, Justine, il me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux ! — Elise aime les Sylphes ; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invisible ? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruse me plaît assez. — Elle n'est pas nouvelle : plus d'un amant s'en est servi ; mais Elise ne s'y attend pas, & je suis persuadé qu'elle y seroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue ; mais je compte sur

ton adresse pour m'en procurer le moyen.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ah ! Justine, dit Elise le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! j'ai rêvé que j'étois sous un berceau de roses, où le plus beau des esprits célestes soupироit à mes genoux.—Quoi ! Madame, les esprits soupirent ! Et comment étoit fait ce bel esprit là ?—Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modèle parmi les hommes. Quand l'idée en est effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer.—Et du moins puis-je savoir ce qui s'est passé dans votre tête-à-tête ?---Je ne fais ; mais j'étois enchantée, j'entendois une voix ravissante, je respirois les plus doux parfums, & à mon réveil tout s'est évanoui.

Volange apprit le rêve de sa femme, & dans ses regrets il crut voir le moyen de débiter en Sylphe auprès d'elle. On connoissoit à peine encore à Paris la quintessence de rose ; Volange remit à Justine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtresse, tu auras soin d'en parfumer son lit.

O ciel ! dit Elise en s'éveillant, est-ce encore un songe ? Approche, Justine,

respire, & dis-moi ce que tu sens.—Moi, Madame ? Je ne sens rien.—Tu ne sens rien ! Tu ne sens pas les roses !—Vous devenez folle, ma chère maîtresse, permettez-moi de vous le dire. Passe pour vos songes ; mais toute éveillée ! En vérité je ne vous conçois pas.—Tu as raison, rien n'est moins concevable. Laisse-moi. Ferme les rideaux... Ah ! l'odeur est plus sensible encore. — Vous m'alarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en souvient, que j'avois été fâchée que le songe du bosquet se fût dissipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois respirée. Il m'a entendu, ma chère Justine. — Qui, Madame ?—Qui ! Ne le fais-tu pas ? Tu m'impatientes. Laisse moi. Mais il doit savoir, puisqu'il est présent, que ce ne sont pas les fleurs que je regrette. Ah ! que sa voix étoit bien plus douce ! qu'elle touchoit bien plus mon cœur. Et ses traits, ses traits divins ! Inutiles vœux ! Hélas ! je ne le verrai jamais.—Ma foi, Madame, il n'y a pas d'apparence.—Tu me désespères. Est-ce là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuse illusion ! car c'en est une, je dois le croire & je ne suis pas un enfant... Cependant l'odeur des roses !... Oui, je la sens, rien n'est

plus réel ; & ce n'est pas la saison de ces fleurs.—Que voulez-vous que je vous dise, Madame ? Tout le desir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un songe soit une vérité —Hé-bien, Mademoiselle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette & que je m'habille. Je suis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne saurois calmer.

Victoire, Monsieur, dit Justine en revoyant Volange : le Sylphe est annoncé, désiré ; on l'attend ; qu'il paroisse ; il sera ma foi bien reçu.

Elise fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le soir son mai s'aperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller se livrer au sommeil. Leurs appartemens se communiquoient selon l'usage, & Volange étoit d'accord avec sa confidente sur le moyen d'arriver sans bruit au chevet du lit de sa femme. Mais il falloit que par un soupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Elise ne vouloit la nuit auprès d'elle aucune lumière, & ce n'étoit pas sans raison. Les tableaux de l'imagination ne sont jamais si vifs que dans l'obscurité profonde. Ainsi Volange, sans être apperçu, épioit le

moment favorable. Il entendit Elise soupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil, toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange, avec un son de voix si doux qu'Elise l'entendoit à peine, c'est à moi d'appeller le sommeil : je ne suis heureux que par lui : c'est dans son sein que je vous possède. Il n'eut pas le temps d'achever. Elise jeta un cri perçant, & Volange ayant disparu. Justine accourut à la voix d'Elise, Qu'avez-vous donc, Madame, lui-dit elle ? — Ah, je me meurs ; je viens de l'entendre. Rappelle moi s'il se peut à la vie. Je suis aimée, je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, & soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son repos, & qui altèrent sa santé. Traitez-moi d'enfant d'insensée, lut dit Elise. Ce n'est plus un songe, rien n'est si vrai ; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure, Madame, je ne veux pas vous impatienter ; mais tâchez de calmer vos esprits ; souvenez-vous que pour plaire à un Sylphe il faut être jolie, & qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort

pas
cru
tre
som
dan
I
& i
qu'
fait
sui
pell
E
Me
Bon
est-
dû
cau
se p
mêr
est
Tu
vou
dans
s'y
flatt
l'ho
Sylp
me
Où
gag

pas.—Tu t'en vas, Justine? Que tu es cruelle ! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante ? Attends du moins que je sommeille, s'il est possible de sommeiller dans l'émotion où je suis.

Enfin ses beaux yeux s'appesantirent, & il fut résolu entre Justine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Elise avoit fait, le Sylphe se laisseroit desirer la nuit suivante. En effet, elle eut beau l'appeler.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, disoit-elle. Bon, Madame, lui dit Justine, un esprit est-il donc si timide ? Et n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a causée ? Soyez tranquille : il fait ce qui se passe dans votre cœur comme vous-même. Et peut-être dans ce moment il est là qui prête l'oreille.—Que dis tu là ? Tu me fais tressaillir.—Eh quoi ! n'êtes-vous pas bien aise que votre Sylphe lise dans votre ame ?—Assurément : il ne s'y passe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il se mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on se fait de Sylphes, & la pudeur.—La pudeur, ce me semble, est déplacée avec des esprits. Où seroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce soir ?—Ah ! j'aurois

beau dissimuler ; il fait bien que je le desiré.

Le vœu d'Elise fut accompli. Elle étoit couchée, la lumière éteinte, & Volange au chevet de son lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Justine ?—Oui, s'il est galant, il doit être arrivé.—Ah, du moins, s'il pouvoit m'entendre ! Il vous entend, répondit Volange avec sa douce voix ; mais, écarter ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi.—Qu'est-ce donc, Madame ? Vous me semblez émue.—Ce n'est rien ; laisse-moi te dis-je. Justine obéit : & dès qu'ils furent seuls : Eh quoi, lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne criant pas ce que l'on aime. Hélas, dit-elle, puis je voir sans trouble réaliser ainsi mes songes, & passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité ? Croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi, & se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous saviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme

mon essence ; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame : vous les avez comme nous Elise ; mais pour en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je suis jaloux ; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant & d'aimable ; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas ! il m'est bien facile de vous obéir, dit-elle, d'une voix encore mal assurée ! Le monde n'a pour moi nul attrait. Le vuide même de mon ame n'a pû donner accès aux vains plaisirs qui vouloient la séduire ; comment y seroit-elle accessible, à présent que vous l'occupez ? Mais vous, esprit celeste & pur, comment puis-je me flatter de vous fixer & de vous suffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous distingue de tous les esprits répandus dans l'Univers, & plus encore de l'espèce humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'est heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer seul ; & comme il partage tous les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même dont mon bonheur devoit dépendre ; mais ce choix décidé, nous n'avons plus

qu'une ame, & ce n'est qu'en vous rendant heureuse, que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport, car la seule idée d'une union si douce, me ravit & m'élève au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels dont nous sommes ici les esclaves ? Hélas, vous savez que j'ai subi les loix de l'hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le fais, dit Volange, & l'un de mes soins sera de les rendre légères. Ah ! reprit-elle, n'en foyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espèce ; mais ils sont tous si persuadés & si fiers de leurs avantages, si indulgens pour leurs torts, & si rigoureux pour les nôtres ; si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire & de nous asservir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foiblesse à s'y livrer. Eh bien, lui dit son Sylphe, le croiriez-vous ? Tous ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, insinuanes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits ; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse & ab-

solu
que
de l
plai
aim
les
leur
exce
hom
Eli
étra
aim
pos
ciel
je v
répa
flue
éloi
mai
non
com
vou
m'es
j'en
on
phid
je r
vou
nou
joie,
7

solue, une fierté impérieuse & sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance; & ce n'est qu'après les avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr: Ce caractère dominant que leur a donné la nature, a cependant ses exceptions: il en est de même parmi les hommes. Mais quoiqu'il en soit, ma chère Elise, l'un & l'autre monde nous feront étrangers si vous n'aimez comme je vous aime. Adieu: mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le soin de votre étoile, je vais en diriger le cours. Puisse-t-elle répandre sur vous la plus favorable influence.—Eh quoi, sitôt, vous vous éloignez!—Oui, pour vous revoir demain à la même heure.—Adieu....mais non encore un mot. Puis-je avoir une confidente?—Vous en avez une, tenez-vous-en là. Justine vous aime, & elle m'est chère.—Quel nom vous donnerai j'en lui parlant de vous?—Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, & en langue Sylphide, ce nom veut dire *tout ame*.—Ah! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Elise nageoit dans la joie, elle étoit au comble de ses vœux;

& au milieu des idées délicieuses qui l'occupoient, le sommeil s'empara de ses sens.

Justine fut instruire de tout ce qui s'étoit passé & n'eût pas besoin de le répéter à Volange. Elle lui dit seulement qu'il avoit laissé sa femme dans l'enchantement. Ce n'est pas assez, dit-il : je veux qu'en l'absence du Sylphe, tout lui rappelle son amour. Tu lis dans son ame, tu connois ses goûts ; instruis moi bien de ce qu'elle desire : le Sylphe aura l'air de le deviner.—Sur le soir, Elise, pour être plus libre, alla se promener seulé avec Justine dans l'un de ces jardins magnifiques qui font l'ornement de Paris ; & quoiqu'elle fût toute occupée de son Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes, lui fit jetter les yeux sur la parure d'une inconnue. Ah la jolie robe ! s'écria-t-elle ; & Justine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite Suivante ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Elise se couche, & dès qu'elle est seule, ah ! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Me voilà seule & vous ne venez pas ! Il vous attendoit lui dit

Volange : votre image l'a suivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la cour Aérienne. Mais vous, Elise, en son absence n'avez vous désiré que lui ? Non, lui dit-elle assurément, rien que vous seul ne m'intéresse.—Je fais cependant, Elise, que vous avez formé un desir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle, j'ai beau m'examiner, je ne sais quel est ce desir. Vous l'avez oublié, mais je m'en souviens, & loin de m'en plaindre, je souhaite moi-même que vous en ayez souvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes sont jaloux, mais ils n'en sont que plus soigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie ; je veux n'y laisser que les fleurs, & en ôter jusqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laisse pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Elise, un peu confusé, je vis avec lui comme avec un homme : dans la défiance & la crainte que nous inspire naturellement un sexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée a lui sans me consulter, j'ai suivi mon devoir & non pas mon penchant. Il m'aimoit, disoit-il, & il eût voulu me plaire, c'est-à-dire, me

captiver : il n'a pas réussi ; & sa vanité, qu'il appelle délicatesse, l'a détaché de ce dessein. Nous voilà bons amis ; ou si vous voulez, libres l'un & l'autre.—Est-il au moins un peu complaisant ?—Mais, oui, assez pour séduire une femme qui ne sauroit pas, comme moi, combien les hommes sont dangereux.—Vous auriez pu tomber plus mal ; & ce mari n'est pas aussi fâcheux que ses pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reste ; & si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en seroit puni sur l'heure. Oh non, je vous conjure, dit-elle en tremblant, quoiqu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance ; mais ce seroit en abuser cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, & il en est assez puni.—Votre ame est céleste, charmante Elise, un mortel ne vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous-ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoissent que le fer & le feu ; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, & dans l'instant, le regret, le reproche, se saisiront de son ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-

même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi l'esprit de votre Sylphe animera votre mari, & vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Elise enchantée, le seul moyen de me le faire aimer. Ainsi se passa ce nouvel entretien.

Le lendemain Elise étant à sa toilette, Justine jette les yeux sur le sofa du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Elise se retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah ! Voilà donc comme il se venge de ce desir qui n'étoit pas pour lui ! Justine, enfin, me croiras-tu ? N'est-ce pas un Sylphe adorable ? Les yeux d'Elise ne pouvoient se lasser d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà dit-il, une robe charmante ! Votre goût, Madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, poursuivit-il, en considérant de plus près l'étoffe, cela est fait de la main des fées. Cette façon de parler familière, venoit-la si à propos, qu'Elise rougit comme si on l'eût trahie, & que son secret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner

des éloges à la galanterie empressée de son jolie petit Sylphe ; & celui-ci lui dit mille choses si délicates & si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessoit de répéter : Non jamais mortel ne connut ce langage : il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser & de parler ainsi. Je vous prévien cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son ame, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos desirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez sans doute, Elise, & votre bonheur est tout pour moi ; mais n'y perdrai je pas quelque chose ? Ah ! Doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaira ? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien animer ?—Ainsi vous m'aimerez en lui ? Et en pensant que c'est moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux ?—Non. Valoë, ce seroit le tromper, la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui ; & lui témoigner ce que je sens pour vous, ce seroit vous trahir l'un & l'autre. Volange pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si dé-

licate, changea de propos & lui demanda à quoi elle s'étoit amusée tout le jour. Hé ! lui dit-elle, ne le savez-vous pas, vous qui lisez dans ma pensée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms sont entrelassés. Je dessine assez bien les fleurs ; & je n'ai jamais rien fait avec tant ce goût que celles qui forment cette espèce de chaîne. Vous avez aussi, lui-dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaisirs sont célestes : vous avez une voix touchante, une oreille exquise, & la harpe sous vos doigts mêlant ses accords à vos sons, feroit les délices des habitans de l'air. Elise promet de s'y exercer, & ils se quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je suis souvent seule, dit-elle à son mari, la musique me dissiperait. La harpe est à la mode, & j'ai envie d'en essayer. Rien n'est plus facile, dit Volange, avec l'air de la complaisance ; & le soir même elle eût une harpe.

Le Sylphe revint à son heure, & parut charmé de lui voir saisir & suivre ses idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Elise, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous savez les

prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime est précieux ! On ne lui donne pas le temps de désirer. Tel est sur moi votre avantage. Consolez-vous, lui dit Valoé, la complaisance a bien son prix : je fais ma volonté quand je préviens le vôtre ; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaisir de vous dire que c'est mon ame qui vous conduit. Il est plus flatteur de prévenir ; mais il est plus doux de complaire. Mon avantage est celui de l'amour-propre ; le vôtre est celui de l'amour.

Tant de délicatesse étoit pour Elise le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais cesser d'entendre une voix si chère ; mais par ménagement pour elle, Volange avoit soin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le sommeil venoit la calmer.

La première idée qu'elle eût à son réveil fut celle de son Sylphe, & la seconde celle de la harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute simple & sans ornemens. Elle vole dans son cabinet d'étude, & trouve une harpe décoré d'une guirlande de fleurs qui sembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à son étonnement. Non, disoit-elle, non jamais le pinceau dans une main mortelle

n'a produit cette illusion. Et le moyen de douter que ce ne fût un présent du Sylphe ? Deux brillantes aîles couronnoient cette harpe, la même sans doute dont Valoë jouoit au céleste concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le Musicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée instruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer commença par l'éloge de la harpe. Qu'elle plénitude, quelle harmonie dans les sons, de ce bel instrument ! Quoi de plus doux, de plus majestueux ! La harpe, à l'en croire, devoit renouveler tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'est lorsqu'elle soutient de ses accords les accens d'une voix mélodieuse & tendre. Observez encore, Madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main ; & lorsqu'une femme fait placer sa tête avec l'air de l'enthousiasme, que ses traits s'animent, que ses yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié.

Elise abrégea cet éloge en demandant à son maître s'il étoit descendant du Timothée, Musicien d'Alexandre ? Oui, Madame, dit-il, c'est la même famille.

Elle prit sa première leçon. Le Musicien parut enchanté de l'éclat des sons que rendoit cette harpe. Cela est divin ! s'écrioit-il. Je le crois bien, disoit tout bas Elise.—Allons, Madame, essayez-vous sur ces cordes harmonieuses. Elise y porta une main timide, & chaque son qu'elle en tiroit retentissoit jusqu'à son cœur. A merveille, Madame, s'écrioit Timothée, à merveille ! Bientôt j'espère vous entendre accompagner votre voix touchante & embellir ma musique & mes vers. Vous faites donc aussi des vers ? lui demanda-t-elle en souriant. Ah ! Madame, lui dit Timothée, c'est la chose du monde la plus singulière, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois oui dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable ; mais ma foi rien n'est plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois sans le savoir. Hier au soir encore je ne m'en doutois pas.—Et comment avez-vous fait cette découverte ?—Comment ? Cette nuit, dans le sommeil, en songe, mon génie m'est apparu & m'a dicté les vers que voici :

Je renonc au frivole honneur
De guide le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore ;
Un soin plus doux fait mon bonheur : }

Je préside au réveil de celle que j'adore.

L'Aurore a beau verser des pleurs,

L'Amante de Zéphire a beau semer des fleurs,
Elise est à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Elise tout émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers !—
Moi, Madame ! je n'en ai fait de ma vie.
C'est mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus : il les a mis en chant, & vous allez voir comme il est habile.... Hé bien, Madame, dit-il après avoir chanté, que vous en semble ? N'est-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien ? Et, Monsieur, savez-vous du moins qu'elle est cette Elise que vous célébrez ?—Mais, Madame, je crois que c'est un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il est doux à l'oreille.—Ainsi, vous ne vous piquez pas d'entendre le sens des vers que vous chantez ?—Non, Madame, mais cela est égal : ils sont mélodieux, sensibles, & c'en assez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne soient connus que de moi, & si votre génie vous en inspire encore, je veux qu'ils me soient réservés.

Elle attendit son Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inspiration. Il s'en défendit ; mais si foiblement ; qu'elle

n'en fût que plus persuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas sans raison qu'on regardoit comme inspirés ceux des hommes qui, sans réflexion, produisoient de belles idées. Ce sont, dit-il, les favoris des Sylphes, & chacun d'eux a le sien qu'on appelle son génie. Il ne seroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un ; & s'il lui inspire des vers qui vous plaisent, il peut se vanter d'être après moi le plus heureux des habitans de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Elise étoit plus sensible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une surprise nouvelle, & voici quel en fût l'objet.

On se souvient qu'elle s'étoit amusée à tracer un chiffre où le nom de Valcé étoit enlaffé dans le sien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre ses diamans : elle ouvre son écrain, que voit-elle ? ses bracelets, son collier, son aigrette, ses boucles d'oreille montés sur le dessein de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier sentiment fut de penser à Volange ? Que va-t-il soupçonner ? Comme elle étoit encore à sa toilette, Volange arrive, & jettant les yeux sur sa parure, Ah ! dit-il, rien n'est plus

galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre ! Je serois bien flatté, Madame, que ce fût-là un trait de sentiment ! Elise rougit au lieu de feindre ; mais le soir Valoé fût grondé. Vous m'avez exposée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompassé mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante ; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant de ce droit je serois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal, & je serois fâché d'en avoir été cause. Mais la ressemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point échappé, & je savois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret : c'est la première vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit passée en galanteries de la part du Sylphe, & du côté d'Elise en mouvemens de surprise & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La première & la plus belle des saisons, le temps où l'on jouit de la nature, arrive. Volange avoit une maison de

campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle sentoît fort bien, disoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose. Rien ne vous attache à la ville, & la campagne est dans ce moment un séjour délicieux, sur-tout pour une ame sensible & bienfaisante comme la vôtre. Elle y voit dans la nature libérale le premier modèle de cet heureux penchant; & le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs, les moissons naissantes, les prairies empaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondissans de joie à la première vue de la lumière, tout présente dans la campagne le caractère de la bonté. En hiver la nature se peint sous un aspect menaçant & terrible; en automne elle est riche & féconde, mais elle gemit de se dépouiller, & sa libéralité l'afflige; en été même elle vend ses dons, & la triste image d'un travail accablant se joint à celle de l'abondance. C'est au printemps que la nature est gaie-

ment prodigue de ses richesses, & amoureuse du bien qu'elle fait. Hélas ! dit Elise, la nature est belle, je le fais ; mais le sera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me suis liée au sort d'un mortel, où je fait serment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant souvenir ?—Non, reprit le Sylphe, rien, ma chère Elise, rien dans la nature n'est humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante est de fleurir & de germer : la perfection d'une mortelle est d'être épouse & de devenir mère. Si vous aviez contrarié la sagesse de ce dessein, vous n'aurez pas reçu mes vœux.—Quoi ! dit Elise, une essence pure, un esprit céleste aimeroit en moi ce qui m'abaisse au-dessous de lui !—Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en Sylphe ; & ce n'est pas de vos sens que je suis jaloux. Que votre ame soit belle & pure, qu'elle soit à moi, c'est assez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes, ils sont soumis aux lois des mortels : un d'eux les possède ; qu'il en dispose : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai, car l'un de vos devoirs est de le rendre heureux.—Ah ! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à cette pensée. A la campagne on se voit plus souvent.

je m'apprivoiserai peut-être avec ce devoir. Mais de grâce ne m'abandonnez pas. — Non, j'y serai sans cesse avec vous. J'aime la paix & le silence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu sauvage & solitaire, qu'Elise appeloit son désert, & où elle avoit coutume de se retirer pour lire ou rêver à son aise. A peine arrivée, elle s'y rendit; tout étoit changé. Au lieu de son siège de mousse, elle trouva un trône de gazon semé de violettes en festons & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui se courboient en voute; l'épine fleurie en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Elise à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avoit eue d'embellir son petit hermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon Jardinier: je lui fais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet.—Des bosquets, Madame, dit le rusé Villageois! c'est, ma foi! bien-là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me

donner plus de monde.—Au moins n'avez-vous pas négligé le mien, & ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchantent.—Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, grâce à Dieu, vient de soi-même & sans que je m'en mêle.—Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché ?—Non, Madame, mais à cela ne tiennent ; & si vous voulez, après la sève, j'y donnerai quelques coups de croissant.—Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé ?—Ma foi, Madame, excusez moi, ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentilles-là.

Elise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son Sylphe. Ah ! dit-elle, dans son ravissement, ce sera le temple, où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y sera présent ; mais sera-t-il toujours invisible ?

Il vint le soir comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon bosquet est charmant. Mais, vous le dirai-je ? pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige, & vous y rendre visible à mes yeux. Cela seul manque à mon

bonheur. — Vous me demandez, ma chère Elise, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quelquefois cette grâce à ses favoris ; mais cela est si rare ! & puis quand il l'accorde, c'est lui qui prescrit la forme qu'il veut que l'on prenne, & le plus souvent il préfère la plus bizarre pour s'amuser. — Ah ! dit Elise, pourvu que je vous voie, il m'importe peu sous quels traits. Il lui promet donc de solliciter cette faveur avec les plus vives instances.

A présent, lui dit-il, comment s'est passé votre voyage ? — Mais, fort bien. Mon mari a causé avec une gaieté assez naturelle ; & je n'ai pas peine à reconnoître l'effet des soins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes a beau se plier, il garde son ressort : on le tempère, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. — Ne désespérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir sur son ame ! Que ferez-vous demain, ma chère Elise ? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il est possible, & je passerai un moment avec vous.

Au réveil d'Elise, on vint lui dire que son bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidelle Justine ; mais comme le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur

est timide, elle voulut que les rideaux fussent tirés, & que le jour à peine éclairât la sale.

Elise se met dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ses yeux apperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Elise, peint sous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une coulisse ménagée dans la cloison, où glissoient sans bruit tour-à-tour le miroir & le tableau, pour se succéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Elise étoit élevée sur un nuage, & environnée d'esprits aériens qui lui présentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle apercevoit pour la réflexion des objets opposés ; mais à mesure que d'un œil plus attentif, elle démêle ce qui la frappe, la surprise succède à l'erreur. Justine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois....ô ciel, s'écria-t-elle, dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace !—Eh quoi, Madame ! J'y vois aussi la mienne. Où est la merveille, que dans un miroir on se voie en se regardant ?—Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Est-ce là l'effet d'un miroir ?—Assurément.—Assurément ! ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi au

milieu de cette cour céleste, portée en triomphe dans les airs !—Vous n'êtes pas bien éveillée, Madame, & c'est sans doute encore un songe que vous achevez dans le bain.—Non, Justine, je ne rêve point ; mais je vois que ce tableau n'est pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé, c'est vous qui l'avez peint. Que votre tendresse est ingénieuse !

Les yeux d'Elise furent une heure entière attachés sur le tableau. Elle attendoit son Sylphe ; mais il ne vint pas. Il n'a fait que passer, dit-elle, & par cet hommage il s'est annoncé. Cependant, que dira mon mari ? Comment lui expliquer ce prodige ?—Eh, Madame, lui dit Justine, si ce tableau n'est pas visible à mes yeux, pourquoi le feroit-il aux siens ?—Tu as raison ; mais je suis si troublée !... En disant ces mots, elle lève les yeux, & au lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'est le miroir qu'elle retrouve. Ah ! je suis tranquille, dit-elle : le tableau s'est évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laisser la plus légère inquiétude. Et comment n'aimerois-je pas un esprit tout occupé de mes plaisirs & de mon repos ?

Impatiente de savoir le succès de sa demande, elle fit semblant le soir d'être

fatiguée de sa promenade, & d'avoir besoin de sommeil. Le Sylphe ne se fit pas attendre. Je ne fais, lui dit-il, ma chère Elise, si vous serez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'est permis de paroître à vos yeux.—Ah ! c'est tout ce que je desirais.—Mais ce que je prévoyois est arrivé. Le Roi des airs qui lit dans nos pensées, m'a prescrit la forme que je dois prendre, & cette forme est celle.... devinez.—Je ne fais. Tirez-moi vite d'inquiétude.—Celle de votre mari.—De mon mari !—J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage ; mais il n'a pas été possible. Il m'a menacé de retirer sa grâce si je n'étois pas content ; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien.—A la bonne heure, & quand vous verrez-je ?—Demain, dans votre petit désert, au moment du coucher du soleil.—J'y serai, car je me fie à vous.—Vous le pouvez sans inquiétude.—Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage. Mais c'étoit vous que je desirais. Je n'étois pas loin ; mais intimidé par la présence de Justine....—Ah ! J'ai eu tort, je devois éloigner. Mais

vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je serai seule au bosquet.

Ce rendez-vous ne laissoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle se livre à moi, disoit-il. Profiterai-je pour l'éprouver de Pillusion où je l'ai mise. Il me seroit bien doux de l'attaquer, si j'étois sûr qu'elle résistât ! mais si j'en étois si sûr, je n'aurois pas besoin d'épreuve. Fatale curiosité ! Consultons-nous : voyons avec nous-même quel est le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou rester dans le doute ? D'abord, le doute me laisse un nuage ; & puis-je répondre de mes idées ? Peut-être quand il ne sera plus temps de la justifier, lui ferai-je l'injure de croire que son imagination séduite eût triomphé de sa vertu. J'aurai beau me le reprocher, & le mal sera sans remède. Si au contraire je l'éprouve & qu'elle résiste, je suis trop heureux. Mais si elle cède !.... Eh bien, si elle cède, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les esprits. Oui, mais cet esprit est revêtu d'un corps, & si ce corps se trouve le mien, je n'en dois pas remercier Elise. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en sortir. Ne

délibérons plus ; rendons-nous au bosquet ; l'occasion me décidera.

Volange, sans faire semblant d'observer Elise, ne perdit pas un de ses mouvemens. Il la vit se parer avec une modestie pleine de grâces, & la décence qu'elle mit dans son ajustement le rassura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une sérénité qui annonçoit une joie innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Elise mesuroient le cours du soleil. Enfin, l'heureux moment approche, & Volange qu'elle avoit vu partir en habit de chasse, se rend le premier au bosquet dans la parure la plus élégante. Elise arrive, l'apperçoit de loin, & le saisissement qu'il lui cause la fait presque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main, & la voyant tremblante, la fait asseoir sur son petit trône de gazon.

Elise reprenant ses esprits, trouve son Sylphe à ses genoux. Hé, quoi ! lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inspirer ma vue ? Ne vous en ai-je pas épargné la surprise ? N'avez-vous pas désiré de me voir ? En êtes-vous fâchée, & voulez-vous que je disparoisse ? — Hélas, non ! ne me punissez pas d'une foiblesse involontaire. La joie & l'atten-

drissement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me causez.—Je tremble, disoit Volange en lui-même : elle est attendrie ; cela débute mal. Ah ! ma chère Elise, que n'ai-je été libre de choisir entre les mortels celui dont les traits auroient pu vous plaire ; & qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari !—Cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux, qui, comme vous, sont habitans de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ses yeux je ne fais quoi de céleste. Votre voix en passant par sa bouche lui communique un charme tout divin ; & dans son action je trouve des grâces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel.—Hé-bien, si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même.—Vous m'enchantez.—Serez-vous heureuse, ajouta-t-il en lui baissant la main ?—Elise rougit, & retira cette main qu'il avoit saisie. Vous oubliez,

lui dit-elle, que c'est un Sylphe & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Elise n'est pour vous qu'une ame; & si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel sans altérer la pureté de votre essence & de votre amour, quittez cette forme avilissante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes souhaits.— Fort bien, disoit Volange tous bas ! mais je touche au moment critique.

Elise, il n'est plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu; mais apprenez ce qu'il m'en coûte. “ J'y consens (m'a dit le roi des Génies) obéis aux lois d'une femme, deviens homme; mais ne te flatte pas de n'avoir des sens qu'en apparence. Tu vas aimer comme les mortels, & en ressentir les plaisirs & les peines. Si tu es malheureux, ne viens pas gémir & troubler les airs de tes plaintes. Je t'exile du Ciel jusqu'au moment où Elise aura comblé tes vœux.” J'espérois vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire, j'ai subi cette dure loi. Jugez à-présent si je vous aime, & si vous devez m'en punir ?

Ce discours mit Elise au désespoir. O le plus imprudent & le plus cruel des

Esprits aériens ! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait ? & à quelle extrémité me réduisez-vous ?... Volange frémit en voyant les yeux de sa femme se remplir de larmes.... Pourquoi ne m'avoir pas consultée, ajouta-t-elle ? étoit-ce pour ma honte ou pour votre supplice que je desirois de vous voir ? & quel que fût ce desir, avez-vous pu penser qu'il l'emportât sur ce que je vous dois & sur ce que je me dois à moi-même ? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore ; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'est plus chère que ma vie, & que mon amour.... Volange tressallit de joie. Je ne puis vous blamer, lui dit-il, d'un excès de délicatesse. Mais voyez combien je ressemble à Volange : c'est presque lui, ou plutôt c'est lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore & qui vous demande le prix du plus fidele & du plus tendre amour.—Non, vous avez beau lui ressembler, vous n'êtes pas lui, & c'est à lui seul qu'est dû le prix que vous me demandez.. Levez-vous ; éloignez-vous de moi ; ne me revoyez de la vie. Laissez-moi, vous dis-je. Etes-vous insensé ? Quelle est

cette joie insultante que je vois briller dans vos yeux ? Auriez-vous l'audace d'espérer encore....—Oui, j'espère, ma chère Elise, que tu ne vivras que pour moi.—Ah ! c'est le comble de l'outrage.—Ecoute.—Non je ne veux rien entendre.—Un seul mot va te désarmer.—Ce mot doit être un éternel adieu.—Non, la mort seule doit nous séparer : reconnois ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïssois est ce Valoé que tu aimes.—O Ciel !—mais non, vous m'en imposez ; vous abusez de la ressemblance.—Non, te dis-je, & Justine est témoin que tout ceci n'est qu'un badinage.—Justine !—Elle est dans ma confidence. Elle m'a aidé à te séduire ; elle m'aidera à te détromper.—Vous ! mon mari ! seroit-il possible ? Je tremble encore : achevez, dites-moi comment se sont opérés ces prodiges. C'est l'amour qui les a tous faits, & tu sauras par quels moyens.—Ah ! s'il est vrai ! ..—S'il est vrai, mon Elise, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ?—Oui, je croirai qu'il en est un, & que c'est moi qui le possède.

Justine, interrogée, avoua tout, & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Vo-

lange. C'est à présent, dit Elise, en se jetant dans les bras de son époux, c'est à présent que je suis enchantée, & j'espère que la mort seule détruira cet enchantement.

HEUREUSEMENT.

NON, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit, & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage.—Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès : *ne gagez pas.*—Perdrois-je ?—Non, vous gagneriez ; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter.—C'est-à-dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques.—Hélas, oui ! plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port.—Ah ! Marquise, confiez-moi le récit de ces aventures.—Volontiers : nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler, & ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappelez le Marquis de Lisban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous disent : *me voilà ;*

c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent sans cesse leur coup. Il se piquoit de tout, & n'étoit bon à rien ; il prenoit la parole, demandoit silence, suspendoit l'attention, & disoit une platitude ; il rioit avant de conter, & personne ne rioit de ses contes : il visoit souvent à être fin, & il tournoit si bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne savoit plus ce qu'il disoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuses : quand elles s'amusoient de ses ridicules, il prenoit cela pour des agaceries.—Ah ! Madame, l'heureux naturel !—Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience, je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se présenta chez moi avec toutes les grâces de l'esprit & de la figure. Mon mari qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modestie : il répondit aux choses agréables que lui dit le

Comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie ; & de là toutes ces confidences indiscrettes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'apercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent ! disois-je en moi-même ; il va s'applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe ; mais de l'amour ! de la faiblesse ! il y a de quoi me déshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important sur-tout de désabuser Palmene ; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colère. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il,

quand le Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au moins : c'est un homme dangereux..... Je le sentoix mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir ; il me trouve seule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embaras où je vous vis hier ? J'en étois la cause innocente, & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident.—Je ne fais pas, lui dis-je, en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret.—S'il est heureux, je l'en félicite ; mais en vérité il n'y a pas de quoi.—Hé ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un soupir, en possédant la plus belle personne du monde ?—Je suppose, Monsieur, je suppose que je sois telle ; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder ? est-ce moi qui me suis donnée ?—Non, Madame ; mais si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait sans vous. Quoi, Monsieur ! les hommes ne penseroient-ils jamais qu'on nous élève à la dissimulation dès l'enfance ; que nous per-

dans la franchise avec la liberté, & qu'il n'est plus temps d'exiger de nous que nous soyons sincères quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard : l'espoir s'étoit glissé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari, c'est presque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'une telle foiblesse en est assez souvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien dissimulée, me dit-il après un long silence ? car le Marquis m'a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour.— A la bonne heure, Monsieur ; qu'il se flatte tout à son aise : je n'ai garde de le défabuser.—Mais, vous, Madame, seriez-vous à plaindre ?—Je fais mon devoir, je subis mon sort : ne m'en demandez pas davantage, & sur-tout, n'abusez jamais du secret que l'imprudence de mon mari, ma sincérité naturelle, & mon impatience m'ont arraché.—Moi, Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir seul & sans réserve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos

peines, & dans le sein duquel vous pouvez les déposer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien, la chose du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaisances dont il avoit encore la sottise de se glorifier ; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faisoit confidence, & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne savoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me disoit-il quelquefois ? pourquoi désavouer une sensibilité louable ? rougissez-vous de vous dédire ? — Hé ! non, Monsieur, j'en ferois gloire ; je ne suis pas assez heureuse pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! le dangereux consolateur ! Il prit dès ce moment un empire absolu sur mon ame ; & de tous mes sen-

timens, mon amour pour lui étoit le seul dont je lui faisois un mystère. Il ne m'avoit jamais parlé du sien que sous le nom de l'amitié ; mais abusant enfin de l'ascendant qu'il avoit sur moi, il m'écrivit : " Je me suis trompé, & je vous ai trompée : cette amitié si tranquille & si douce, à laquelle je me livrois sans crainte, est devenue l'amour le plus violent, le plus passionné qui fût jamais. Je vous verrai ce soir pour vous consacrer ma vie, ou pour vous dire un éternel adieu."

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les movemens opposés qui s'élevèrent dans mon ame : je fais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je fais bien aussi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défense. Premièrement je ne ferai pas seule, & je vais dire qu'on laisse entrer tout le monde : en second lieu, je ne le regarderai que légèrement, sans permettre que ses yeux s'attachent un instant sur les miens. Cet effort sera pénible ; mais la vertu n'est pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me parle en particulier, & s'il l'ose, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui imposer.

Ma résolution bien prise, je me mis

à ma toilette, & sans y penser, je me parai ce jour-là avec plus de grâce & d'élégance que je n'avois jamais fait. Il me vint sur le soir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me causa un ennui mortel ; enfin on annonça Palmene. Il me salua en rougissant : je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui, & je me disois à moi-même : en vérité cela est fort beau ! La conversation fût d'abord générale, Palmene laissoit échapper des mots qui, pour tout le monde, signifioient peu de chose, & qui, pour moi, disoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudissois tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmene n'osoit s'approcher de moi : mon mari l'y obligea avec ses plaisanteries familières. Le respect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, disois-je, est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer : s'il osoit, il me demanderoit grâce ; mais il ne l'osera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ? — Non, Monsieur. Ce *non*, prononcé je ne fais

comment, me parut sublime. Palmene se leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le soupé étoit servi. Allons, cher Comte, sois galant ; donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me semble ; mais nous saurons la dissiper.

Palmene désespéré me serra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ses yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoît de mon cœur, ma main répondit à la sienne. Je ne puis vous peindre le changement qui se fit tout-à-coup sur son visage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie se répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le desir de plaire sembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari qui se croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicatesse ingénieuse qui achevoit de me charmer.

Heureusement un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses ; heureusement aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance. Palmene,

cet homme si aimable, changea tout-à-coup de langage & d'humeur. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire ; avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs ; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux, & si elle fait en même-temps le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien : son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens : ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de pièges, ses grâces sont autant de syrenes, ses charmes autant de poisons.

Cette déclamation étonna toute l'assemblée. Quoi ! Monsieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette ? — Oui, sans doute, je la

préfère, & il n'y a pas à balancer.—Cela est plus commode, lui dis-je ironiquement.—Et plus estimable, Madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus estimable mille fois. Je vous avoue que je fus piquée de cette insulte. Allez, Monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent & le plus naturel qui soit au monde ; votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, sont des tyrans : vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société ? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir ; il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un seul ! c'est l'ensevelir au milieu des vivans ; c'est pour elle anéantir le monde.—Ah ! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre siècle ! En vérité je ne le croyois pas.—Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort : ma femme veut plaire à toute la nature ; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel, je l'avoue,

& je lui ai dit cent fois ; mais c'est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi pourquoi prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie ? Si elle a du plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle, faut-il pour cela qu'elle réponde sur le même ton ? Elle m'aime, cela est tout simple ; mais toi, mais tant d'autres qui l'amusent, n'ont rien à prétendre à son cœur. Il est pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enlève. — Vous me fermez la bouche, dit Palmene, dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à répliquer. A ces mots, on sortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'aversion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, disois-je en moi-même ! quel caractère impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le souper il tomba dans un silence morne, d'où rien ne put le retirer. Enfin, me trouvant seule un instant, pensez-vous ce que vous m'avez dit ? me demanda-t-il du ton d'un juge sévère. — Assurément. — C'en est assez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureusement il m'a tenu parole, & je sentis par le chagrin que me causa cette rupture, tout le danger que j'avois couru.

Voilà dit l'Abbé en profonde Moraliste, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient sérieuse : on s'aigrit, s'humile, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractère du Chevalier de Luzel, reprit la Marquise, étoit tout opposé à celui du Comte de Palmene.—Ce Chevalier, Madame, étoit sans doute le jeune homme qui vous avoit fouri pendant le souper ?—Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narcisse, & il ne s'aimoit guère moins ; il avoit de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit, mais pas l'ombre du sens commun.

Ah ! Marquise, me dit-il, votre Palmene est un triste personnage ! que faites-vous de cet homme-là ? il raisonne, il moralise, il nous affomme avec son bon sens. Pour moi, je ne fais que deux choses ; m'amuser & être amusant : je connois mon monde, je vois ce qui s'y passe ; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'est l'ennui : or l'ennui vient de l'égalité dans le caractère, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même ; au lieu que la légèreté, le

caprice, la coquetterie le réveille. Aussi j'aime les coquettes à la folie : c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise.—Et voilà ce que je desirais, ce que je cherche auprès d'une coquette : qu'elle combatte, qu'elle résiste, qu'elle se défende, s'il est possible. Oui, Madame, je vous fuirais, si je vous croyais capable d'un engagement sérieux. Madame, reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raison sur la sienne ne laissoit pas d'être flatteur à mon âge ; mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnoient de l'humeur, ses liaisons de la jalousie. J'exigeai des sacrifices, & je voulus imposer des lois.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle ? Rendez-moi sage tout d'un coup ; je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le

rendre sage, il falloit cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu'il me semble ; le reste n'est pas mal aisé.—Si nous nous aimons, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré : l'amour seul vous eût rendu sage.—Oh ! non, Madame, il faut être juste : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre ; perte ou gain, c'est le sort du jeu, & j'en veux bien courir les risques ; mais il y a encore un échange à faire, & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites, & le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise ; mais plus je sentoie qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale : il n'en tint compte ; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse, qui, dans le fonds, n'engageoit

à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureusement, Madame !—O, très-heureusement, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahie ; & sans avoir le temps de réfléchir, je dis au Chevalier : *câchez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette.—Retraite dangereuse, Madame la Marquise !—Il est vrai ; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que Monsieur le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de soi, qu'il portoit toujours sur son visage ; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vite l'embrasser avec un cri de surprise & de joie. Hé-bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente ! tu me revois. Je suis bien bon de venir passer la soirée avec un enfant ! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sais-tu bien que cela est ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous ensevelir en-

fer
tu
fer
&
Mo
me
leur
on
Pal
fait
Le
pré
Un
le
con
Aff
Ch
grâ
don
tes
un
niss
Ah
fant
bier
mél
je
Vo
ta
con

semble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien, depuis que tu es ma femme ; que tu désoles tous tes amans, & que cela crie vengeance ? — Moi, Monsieur, je ne désole personne. Ne me connoissez-vous pas ? je suis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu on l'en croiroit. Ainsi, par exemple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette ? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfère un mari ? Et quel mari encore ! Un ennuyeux, un maussade, qui n'a pas le sens commun, n'est-ce pas ? Quelle comparaison avec l'élégant Chevalier ! — Assurément je n'en fais aucune. — Le Chevalier a de l'esprit, de la légèreté, des grâces. Que fais-je ! Il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux ? Tu rougis ! c'est presque un aveu. Achève, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Ah, quoi ! ne vois-tu pas que je plaisante ? — Cette plaisanterie mériterait bien. — Comment donc ! le dépit s'en mêle ! Tu me menaces ! Tu le peux, je n'en serai pas moins tranquille. — Vous vous prévaluez de ma vertu. — De ta vertu ? Oh, point du tout ; je ne compte que sur mon étoile : qui ne veut

pas que je sois un sot.—Et vous croyez à votre étoile ?—J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je dénie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre ; jamais aucune, quoique j'aie fait, n'a pu se résoudre à m'être infidèle. Ah ! je puis dire sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre : je ne m'en fais pas accroire ; mais c'est un je ne fais quoi, comme dit Molière, que l'on ne sauroit expliquer. A ces mots se mesurant des yeux, il se promenoit devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne ! par exemple, ce soir, as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête ? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoiqu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester.—Pour plus de sûreté, n'est ce pas ?—Peut-être bien.—Je te remercie : je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vite, interrompit l'Abbé ; M. le Marquis m'impatiente : il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laisse.—Hé-bien, mon cher Abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aie éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en

roug
m'a
de t
étoi
le c
heur
dans
j'éco
plus
disoi
mais
Que
inju
mais
fraîc
c'est
faut
ou b
ta fig
si le
Vén
Rése
ries
veni
ils s
crois
tend
tend
la nu
ne n

rougis encore) entre la crainte & le desir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes alarmes étoient fondées: je n'y vois personne, je le crois parti, ce perfide Chevalier; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine; j'approche, j'écoute: c'étoit Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disoit-il, je suis venu pour la Marquise, mais le hazard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison! & que le sort est injuste! Ta maîtresse est assez bien; mais a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse? Par exemple, c'est cela qui devoit être de qualité. Il faut qu'une femme soit ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure & de ton âge! Ma foi, Louison, si les Grâces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette.—Réservez, M. le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & songez qu'elle va venir.—Hé, non, elle est avec son mari; ils sont le mieux du monde ensemble; je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils se disoient des choses tendres. Il seroit plaisant qu'il vînt passer la nuit avec elle! Quoiqu'il en soit, elle ne me fait point ici, & dès ce moment je

n'y suis plus pour elle.—Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas, que deviendrois-je si l'on favoit ? . . . Rassure-toi, j'ai tout prévu : si demain l'on me voit sortir, il est aisé de donner le change.—Mais, Monsieur le Chevalier, l'honneur de Madame . . . Tu badines : l'honneur de Madame est bien à cela près ! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi : cela va la mettre à la mode. Ah ! le scélérat, s'écria l'Abbé ! Jugez mon ami, reprit la Marquise, jugez de ma colère à ce discours. Je fus au moment d'éclater ; mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu se persuader que le Chevalier fût là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler : je sonnai, Louison parut : jamais je ne l'avois vue si jolie, car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de Monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle avec embarras.—Qu'il se retire à l'instant même, & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage ; mais soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il se retira dans la minute, & sortit sans être apperçu. Vous jugez

bien, mon cher Abbé, qu'il fut confié à ma porte, & que Louison le lendemain me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impacienta, & fut congéliee...—Vous aviez raison, Madame, conclut l'Abbé; votre vertu a couru des risques.—Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, and voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil, & pour voisin nous avions un Peintre célèbre qui fit naître au Marquis l'idée galante d'avoir mon portrait & le sien. Vous savez que sa folie étoit de se croire aimé de moi: il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le Peintre faisoit sa pensée; mais accoutumé à travailler d'après nature, il desiroit d'avoir un modèle pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré, qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse & la régularité de ses traits, tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on

se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servît de modèle au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il dissimula jusqu'au bout pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression qu'on vouloit donner aux têtes, continua la Marquise, produisit d'excellentes scènes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air passionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidelement, & le Marquis étoit furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne fais quoi de moqueur dans la physionomie, que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'Artiste retouchoit sans cesse, & toujours il retrouvoit sur la toile l'air d'une friponne & d'un sot. Enfin, l'ennui me gagna; le Marquis prit cela pour une douce langueur: de son côté il se donna un rire niais, qu'il appeloit un tendre sourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le Peintre; des grâces, de la volupté! regardez Madame tendrement, plus tendrement encore; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & supposez que vous lui dites: " Ne

craignez rien, ma belle enfant : ces chaînes sont de fleurs ; elles sont fortes, mais légères." Animez-vous donc, Monsieur l'Abbé : votre visage ne dit mot ; vous avez l'air d'un Hymen transi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité se dissipoit peu-à-peu, sa bouche sourioit amoureusement, son teint se coloroit d'une rougeur plus vivë ; ses yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & sa main serroit la mienne avec un tremblement dont moi seule je m'appercevois. Il faut tout vous dire : l'émotion de son ame passa dans mes sens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'est, disoit le Marquis : continuez, Monsieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'est-ce pas, Monsieur ? demandoit-il au Peintre. Nous ferons quelque chose de notre petit modèle. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je savois bien que cela seroit beau. Vous voilà comme je vous voulois : courage, Abbé ; continuez, Madame ; je vous laisse tous deux en attitude. N'en changez pas jusqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleste, mes yeux dévo-
roient ses regards, & je ne pouvois m'en

raffasier. Les séances étoient longues, & nous sembloient ne durer qu'un instant. Quel dommage, disoit le Peintre, que je n'aie pas saisi Madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expression que je demandois : c'est toute une autre physionomie. Ah ! Monsieur l'Abbé, quel plaisir de vous peindre ! Vous ne vous refroidissez point ; vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction, Madame : attachez vos yeux sur les siens ; mon Hymen sera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monsieur l'Abbé, & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc, Monsieur ? lui demandai-je en rougissant. Hé ! mon Dieu ! Madame, laissez-moi faire. Je connois mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à son retour, ne pouvoit se lasser d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela est singulier ! disoit-il ; il semble

que ce tableau se soit animé de lui-même. C'est l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de se développer ainsi à mesure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre chose dans quelque temps d'ici. Mais, ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de même. La raison en est simple, répliqua l'Artiste : les traits sont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le temps, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une tristesse profonde. Ils n'étoient plus ces momens si doux où nos ames se parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur nous imposaient une gêne cruelle : il n'osoit plus nous venir voir aussi souvent, & je n'osois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je le trouvai seul, immobile, & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé ? lui dis-je. — Oui, Madame, me répondit-il naïvement ; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez ? Cela est bien galant ! — Ah ! je dirois

mieux si je l'osois.—En vérité ? vous êtes content ?—Content, Madame ! je suis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait !—Il est assez bien, interrompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre est mieux, ce me semble.—Mieux, Madame, que dites-vous ? Le mien est d'un froid à glacer.—Vous plaisantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde.—Ah, Madame ! que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur ! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentoais dans ces momens ! Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre, qui avoit sans cesse les yeux sur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurois regardée, si nous avions été sans témoins ? Rendez-moi cette main que je ne serois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude.—Le croiriez-vous, mon ami ? j'eus la curiosité, la complaisance, & si vous voulez, la foiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La

volupté sourioit sur ses lèvres, le desir brilloit dans ses yeux, & toutes les fleurs du printemps sembloient éclore sur ses belles joues. Il pressoit ma main contre son cœur, & je le sentois battre avec une vivacité qui se communiquoit au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de dissimuler mon trouble, cela seroit plus expressif, je l'avoue; mais ce ne seroit plus la figure de l'Hymen.—Non, Madame, non; ce seroit celle de l'Amour; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots, il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureusement qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher: le pauvre enfant interdit & confus, prit mon émotion pour de la colère, & perdit à me demander grâce, le moment le plus favorable de m'offenser impunément....—Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aie été si sot!—Comment donc? reprit la Marquise.—Hélas, ce petit imbécille, c'étoit moi!—Vous! il n'est pas possible!—C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappelez mon histoire. Ah! cruelle, si j'avois su ce que je fais!—Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage, &

cette sagesse que vous vantez tant vous eût foiblement résisté.—Je suis confondu, s'écrioit l'Abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est temps, reprit en souriant la Marquise ; mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même, & que celles qui en ont le plus devraient juger moins sévèrement celles qui n'en ont pas assez.

LES DEUX INFORTUNÉES.

DANS le Couvent de la Visitation de Cl. s'étoit retirée depuis peu la Marquise de Clarence. Le calme & la sérénité qu'elle voyoit régner dans cette solitude, ne rendoient que plus vive & plus amère la douleur qui la consumoit. Qu'elles sont heureuses, disoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur essor vers le Ciel ! La vie est pour elles un jour sans nuages : elles ne connoissent du monde ni les peines ni les plaisirs.

Parmi ces filles pieuses dont elle envioit le bonheur, une seule, nommée Lucile, lui sembloit triste & languissante. Lucile, encore dans le printemps de son âge, avoit ce caractère de beauté qui est l'image d'un cœur sensible ; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur : semblable à une rose que le soleil a flétrie, & qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il semble qu'il y ait un langage muet pour les âmes tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée ce que personne n'y avoit ap-

perçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs semblables ! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié, qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime ; mais des deux côtés une amertume cachée en empoisonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entière à gémir ensemble, sans oser se demander la confiance de leurs peines. La Marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis : nous étouffons nos soupirs l'une & l'autre, l'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ses paupières se déploya sur ses beaux yeux. Ah ! pourquoi, reprit la Marquise, pourquoi cette rougeur ? est-elle un effet de la honte ? c'est ainsi que le sentiment du bonheur devoit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le sein d'une amie, plus à plaindre que vous sans doute, mais qui se consoleroit de son malheur, si elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, Madame ? je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous

confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement, &, grâce au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernières paroles avec un sourire dont la Marquise fut pénétrée. —C'est donc là, lui dit-elle, votre unique consolation ? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse. Depuis quand êtes-vous ici ?—Depuis cinq ans, Madame.—Est-ce la violence qui vous y a conduite ?—Non, Madame, c'est la raison, c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui.—Ce cœur étoit donc attaché au monde ?—Hélas ! oui, pour son supplice.—Achevez.—Je vous ai tout dit.—Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous ensevelir ! est-ce un perfide que vous avez quitté ?—C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux : toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette idée.—Non, ma chère Lucile, il n'est plus temps de nous rien taire. Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation : croyez moi, le poison de la

doulour ne s'exhale que par les plaintes ; renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, Madame ? Hé bien, pleurez donc sur l'infortunée Lucile ; pleurez sa vie, & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente & légère, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul homme, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi ; nous voyions avec pitié ce vuide immense du monde, où le plaisir n'est qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah ! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeler ! — Eh quoi, mon enfant ! te reproches-tu d'avoir été juste ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre ! & pourquoi les auroit-il donc faits ? — Il l'avoit formé sans doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit ; où la vertu devoit la raison ; où je ne voyois rien à reprocher à

la nature. Ah ! Madame ! qui fut jamais aimée comme moi ! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légères inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour ! Il se fut privé de la lumière, si Lucile en eut été jalouse. Quand il apercevoit dans mes yeux quelque impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la nature entière : il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles : un procès fatal, intenté à ma mère, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barrière : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

“ Tout est perdu pour moi, ma chère
“ Lucile ; on m'arrache mon unique bien.
“ Je viens de me jeter aux pieds de mon
“ père, je viens de le conjurer, en le
“ baignant de mes larmes, de renoncer
“ à ce procès funeste ; il m'a reçue comme

“ un enfant. J’ai protesté que votre for-
“ tune m’étoit sacrée, que la mienne me
“ seroit odieuse ; il a traité mon désin-
“ téressement de folie. Les hommes ne
“ conçoivent pas qu’il y ait quelque
“ chose au-dessus des richesses. Et qu’en
“ ferai-je si je vous perds ? Un jour, dit-
“ on, je m’applaudirai que l’on ne m’ait
“ pas écouté. Si je croyois que l’âge,
“ ou ce qu’on appelle la raison, pût jus-
“ ques-là dégrader mon ame, je cesse-
“ rois de vivre dès-à-présent, effrayé
“ de mon avenir. Non, ma chère Lu-
“ cile, non ; tout ce que je suis est à
“ vous. Les lois auroient beau m’attri-
“ buer une partie de votre héritage ;
“ mes lois sont dans mon cœur, & mon
“ père y est condamné. Pardon mille
“ fois des chagrins qu’il vous cause. A
“ Dieu ne plaise que je fasse des vœux
“ criminels ! je retrancherois de mes
“ jours pour ajouter à ceux de mon
“ père ; mais si jamais je suis le maître
“ de ces biens qu’il accumule, & dont il
“ veut m’accabler malgré moi, tout sera
“ bientôt réparé. Cependant je suis pri-
“ vé de vous. On disposera peut-être du
“ cœur que vous m’avez donné. Ah !
“ gardez-vous d’y consentir jamais ; pen-
“ sez qu’il y va de ma vie, pensez que nos

“ sermens sont écrits dans le Ciel. Mais
“ résisterez-vous à la volonté impérieuse
“ d’une mère ? Je frémis : rassurez-moi,
“ au nom de l’amour le plus tendre.”

Vous lui répondites sans doute ?—
Oui, Madame, mais en peu de mots.

“ Je ne vous reproche rien. Je suis
“ malheureuse, mais je fais l’être : ap-
“ prenez de moi à souffrir.”

Cependant le procès étoit engagé, &
se poursuivoit avec chaleur. Un jour,
hélas ! jour terrible ! comme ma mère
lisoit en frémissant un Mémoire publié
contre elle, quelqu’un demanda à me par-
ler. Qu’est-ce ? dit-elle ; faites entrer.
Le domestique interdit, hésite quelque
temps, se coupe dans ses réponses, &
finit par avouer qu’il est chargé d’un
billet pour moi.—Pour ma fille ! & de
quelle part ? J’étois présente ; jugez de
ma situation : jugez de l’indignation de
ma mère en entendant nommer le fils de
celui qu’elle appeloit son persécuteur.
Si elle eut daigné lire ce billet qu’elle
renvoya sans l’ouvrir, peut-être en eut-
elle été attendrie ; elle eut vu du moins
que rien au monde n’étoit plus pur que
nos sentimens ; mais soit que le chagrin
où ce procès l’avoit plongée, ne deman-
dât qu’à se répandre, soit qu’une secresse

intelligence entre sa fille & ses ennemis, fut à ses yeux un crime réel, il n'est point d'opprobres dont je ne fus accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mère, & je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avois mérités. Il fut décidé sur le champ que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle appeloit ma honte & la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne, & j'y fus trois mois entiers comme si ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La première, & la seule visite que je reçus, fut celle de ma mère: je pressentis dans ses embrassemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes seules: l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, & avec lui, tout moyen de vous établir dans le monde. Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appelée, c'est ici qu'il faut vivre & mourir: demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyée d'un ton froidement absolu, mon cœur fut saisi, & ma langue glacée; mes genoux ployèrent sous moi, & je tombai sans connoissance. Ma mère appela du secours, & saisit cet instant pour se

dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuses, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état si fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures, & des remords. Un abîme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi ; je me sentoís arracher la plus chère partie de moi-même ; je ne voyois plus autour de moi que le silence & le néant ; & dans cette solitude immense, dans cet abandon de la nature entière, je me trouvois en présence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces saintes filles me disoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles savoient des vanités du monde ; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée : le désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté avec celui que je laissois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demande à revoir ma mère : elle seignit d'abord d'avoir pris mon évènement pour un accident naturel. Non, Madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise ; car il n'est plus temps de feindre. Vous m'a-

vez donné la vie, vous pouvez me l'ôter ; mais, ma mère, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente ? Et à qui me sacrifiez-vous ? ce n'est point à Dieu ; je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires ; il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & de sacrilège m'y attendent.--Que dites-vous, malheureuse ?--Une vérité terrible que m'arrache le désespoir : oui, Madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu ; innocent ou coupable, il n'est plus à moi ; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache.—Allez, fille indigne, allez vous perdre : je ne vous connois plus —Ma mère, au nom de votre sang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon désespoir ; voyez l'enfer ouvert à mes pieds.--C'est donc ainsi qu'un amour funeste te fait voir l'asyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'est-ce donc que le monde à tes yeux ? apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'est l'intérêt. Tous les hommages sont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris sont le partage de l'infortune.

Ah, Madame, séparez de cette foule corrompue celui... — Celui que vous aimez, n'est ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'est point complice de l'iniquité de son père ; il la désavoue ; il vous plaint : il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promesses vaines, discours de jeune homme qui seront ouliés demain. Mais fut-il constant dans son amour, & fidèle dans ses promesses ; son père est jeune : il vieillira, car les méchans vieillissent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante crédule & trompée devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendoit : votre mère vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame ? il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau, j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce temps d'épreuve, où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la

funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tarδοit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment ; je renonçai au monde : c'étoit peu de chose. Mais, hélas ! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante sur mes lèvres, sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mère vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu : je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, & deux ruisseaux de larmes inondèrent son visage.

Le sacrifice étoit consommé, reprit-elle, après un long silence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des sens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre ; j'osois le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abîme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & désespéré, l'amour révolté contre le ciel, contre la nature, contre moi-même, consumé de regret, déchiré de remords, &

transformé en rage. Qu'ai-je fait? m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait? Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous les charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eut séparés, se présentèrent à mon ame éperdue. Ah! Madame, quelle image désolante! Il n'est rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois sans cesse: en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace; en vain je me dérobe à la solitude, où elle m'attend; je la retrouve au pied des autels, je la porte au sein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le temps, la raison, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette passion criminelle: mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant, & le plaisir d'approcher du tombeau est le seul que je goûte encore.

Oh! ma chère Lucile! s'écria Madame de Clarence, après l'avoir entendue, qui de nous est la plus à plaindre? L'amour a fait vos malheurs & les miens: mais vous avez aimé le plus tendre, le

plus fidèle, le plus reconnoissant des hommes ; & moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fut jamais. Vous vous êtes donnée au ciel, je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe ; la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte ; on m'outrage, & on me trahit.

De tous les amans le plus passionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les grâces. La docile facilité de son caractère recevoit si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils sembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas ! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel ; & mes parens, qui l'avoient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passèrent dans l'union la plus tendre. O Paris ! oh théâtre des vices ! oh funeste écueil de l'amour, de l'innocence, & de la vertu ! Mon mari, qui jusqu'alors n'avoit vu ceux de

son âge qu'en passant, & pour s'amuser, disoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, excitèrent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuse ; je m'aperçus qu'il m'en desiroit davantage. Je suis perdue, disois-je, en moi-même ; mon cœur ne suffit plus au sien. En effet, son assiduité ne fut dès-lors qu'une bien-séance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête-à-têtes délicieux pour moi, au flux & reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper, pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante, je le gênois. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter, & me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage ; mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par mahleur trop flexible, & dès qu'il eut

trempé ses lèvres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remède, & son égarement sans retour. Je voulus le ramener; il n'étoit plus temps. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me soit affreux de me voir enlever un époux qui faisoit mes délices, c'est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'est pas. De faux biens, de honteux plaisirs, ne rempliront jamais votre ame. L'art de séduire & de tromper est l'art de ce monde qui vous enchante; votre épouse ne le connoît point, vous ne le connoissez pas mieux qu'elle: ce manège infâme n'est pas fait pour nos cœurs: le vôtre se laisse égarer dans son ivresse: mais son ivresse n'aura qu'un temps: l'illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même; l'amour indulgent & fidèle vous attend au retour: tout sera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuse, si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés! Mais vous, qui connoissez le prix de la vertu, en avez goûté les charmes; vous, que le vice aura précipité d'abîme en abîme;

vous, qu'il renverra peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée, le cœur flétri par la tristesse, l'âme en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même ? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi ? Hélas ! mon amour même sera votre supplice. Plus cet amour sera vif & tendre, plus il sera humiliant pour vous. C'est-là, mon cher Marquis, c'est-là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens ; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire ; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, & soyez du moins tel que vous n'avez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chère Lucile ? une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes, ne fais donc pas l'enfant, me dit-il, je t'aime, tu le fais ; laisse-moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquèrent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas ! mon époux lui-même se lassa

bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chère Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légères. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée par mon mari, je dévorais ma douleur en silence: & si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant & plus estimable, me consolait par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chère Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété, comme on a voulu, ma solitude & ma tranquillité apparente: on m'a donné le premier homme qui a eu l'impudence de laisser

croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence étoit un reproche continuel, & qui ne se trouvoit pas encore assez libre, à pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, & m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle de mes malheurs, j'avois du moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un Couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer....—Florival! interrompit Lucile tout émue.—C'étoit mon exil, reprit la Marquise.—Ah! Madame, quel nom avez-vous prononcé!—Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence.—Qu'entends-je! O Ciel! O juste Ciel! est-il possible? s'écria Lucile, en se précipitant dans le sein de son amie.—Qu'avez vous donc? quel trouble! quelle soudaine révolution! Lucile, reprenez vos sens.—Quoi, Madame! Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit & vous déshonore! —Vous est-il connu?—C'est lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers soupirs! —Que dites-vous? —C'est lui,

Madame. Hélas ! quel eût été mon sort ! A ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre : Oh mon Dieu, dit-elle, oh mon Dieu ! c'est vous qui me tendiez la main.—La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du Ciel sont marqués visiblement sur nous : il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumière & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble & nos malheurs & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau, il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée ; elle accourt, elle arrive ; elle le trouve expirant. Oh vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il en la reconnoissant, voyez le fruit de mes désordres ; voyez la plaie épouvantable dont

la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jeter dans son sein. Eloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur ; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute après un long silence : Me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime ? Est-ce là cette ame pure, qui se confondoit avec la tienne ? Est-ce là cette moitié de toi-même ? Est-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi ? Perfides amis, détestables enchantéresses, venez, voyez & frémissez ! Oh mon ame ! qui te délivrera de cette prison hideuse ! Monsieur, demandoit-il à son Médecin, en ai-je pour long-temps encore ? Mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie ; je tomberois sans toi dans le plus affreux désespoir....Mort cruelle, achève, achève d'expier ma vie. Il n'est point de maux que je ne mérite ; j'ai trahi, déshonoré, persécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulsions de sa douleur, faisoit à chaque instant de nouveaux efforts pour se précipiter sur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les

yeux attachés sur elle, & sa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La seule consolation dont Madame de Clarence fût capable, étoit la confiance religieuse que lui inspiroit une si belle mort. Il fut, disoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaisirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence ! s'écrioit-elle, dégagé des liens du sang & du monde, tu m'attends dans le sein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces saintes idées, elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurèrent ensemble pour la dernière fois ; & quelque temps après Madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le monde n'étoit pas digne.

TOUT OU RIEN.

DANS l'âge où il est si doux d'être veuve, Cécile ne laissoit pas de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputoient son choix. L'un modeste & simple, n'aimoit qu'elle; l'autre, artificieux & vain, étoit sur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile; le second avoit son amour. Cécile étoit injuste, allez-vous dire: point du tout. Les gens simples se négligent; il leur semble que pour plaire il suffit d'aimer de bonne foi, & de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'aient besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice, au milieu du monde, est comme au spectacle une femme sans rouge.

Erasme, avec sa franchise, avoit dit à Cécile: Je vous aime; dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit respiré: son amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait désirer par cette galanterie légère, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Cécile, il choisissoit non les plus passionnés, mais les plus sédui-

sans. Rien d'affecté, rien de sérieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignoit Erasme : on ne connoissoit pas un plus honnête homme : c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt ; c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne vouloit pas tromper Erasme. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Erasme, lui dit Cécile, & je sens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison.—J'entends, Madame, reprit Erasme en se possédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre.—Je vous l'avoue, & ce n'est pas sans regret : je serois blamable si j'étois libre ; mais le penchant ne se commande pas.—A la bonne heure, Madame : je vous aimerai tout seul : j'en aurai bien plus de gloire.—Et voilà précisément ce que je ne veux point.—Je ne le veux pas non plus ; mais tout cela est inutile.—Et qu'allez-vous devenir ?—Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature.—Vous me désolerez, Erasme, avec cet abandon de vous-même.—Il faut bien que je m'abandonne

quand je ne puis me retenir.—Que je suis malheureuse de vous avoir connu !— En effet, je vous conseille de vous plaindre : c'est un furieux malheur que d'être aimée !—Oui, c'en est un d'avoir à se reprocher celui d'un homme qu'on estime.

—Vous, Madame ! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut se plaindre d'une coquette qui le joue, ou plutôt elle est indigne de ses plaintes & de ses regrets ; mais vous, quels sont vos torts ? Avez-vous employé la séduction pour m'attirer, la complaisance pour me retenir ? vous ai-je consultée pour vous aimer ? Qui vous oblige à me trouver aimable ? suivez votre penchant, & je suivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente.

—Non, mais vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me verrez.—

Quoi ! seriez-vous assez cruelle pour m'interdire votre vue ?—Je n'ai garde assurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami.—

Ami, soit : le nom n'y fait rien.—Ce n'est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre, & si solide, à cette amitié que je sens pour vous.—Hé, Madame ! je ne vous empêche pas de m'aimer comme

vous voulez, de grâce, permettez que je vous aime comme je puis & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Erasme affligeoit Cécile; mais après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû: tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit su plaire, il croyoit aimer; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses; il vouloit être amié uniquement, sans réserve & sans partage. Il est vrai qu'il donnoit l'exemple: il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruinée, & d'une coquette qui le ruinoit; il avoit rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains & des plus sots qu'on eût encore vus dans le monde. Il ne soupoit guère que chez Cécile, où l'on soupoit délicieusement, & il avoit la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égalait ni en grâces, ni

en beauté. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ?

Cependant comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire ; mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur, & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu, que telle personne l'ennuyoit. Enfin, dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des lois, il les annonça sans détour : on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le sacrifice des plaisirs qui se présentoient naturellement ; il les faisoit naître le plus souvent pour se les voir immoler.

Il parloit avec éloge d'un spectacle ou d'une fête; il y invitoit Cécile; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées; l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis; il changeoit de dessein, & l'on étoit obligée de prétexter un mal de tête. Il présentoit à Cécile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable: on la trouvoit telle, on se lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé; elle étoit précieuse, maussade ou étourdie: il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légères connoissances, qu'elle voyoit encore trop souvent. Elle ne s'appercevoit pas que sa complaisance s'étoit changée en servitude: on croit suivre ses volontés en suivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui sembloit que Floricourt ne faisoit que la prévenir. Elle lui sacrifioit tout sans se douter qu'elle lui fît des sacrifices: mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole & passagère qu'elle étoit, lui parut encore trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude: il répéta cent fois qu'on ne s'aime bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte, & qu'il ne

seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il le desiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année, mais le pouvoit-elle avec décence ? Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par deux amis qu'ils emmeneroient ; & il désigna Erasfe & Artenice. Après tout, si la critique s'en mêloit, leur hymen prêt à se conclure, alloit bientôt lui imposer silence. On partit, Erasfe fut du voyage, & c'étoit encore un raffinemene de l'amour-propre de Floricourt. Il savoit qu'Erasfe étoit son rival, & son rival malheureux c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe ; aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compassion & de supériorité dont Erasfe s'impatientoit quelquefois ; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant, sûr comme il étoit, qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il se résoudre à les suivre ? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée ; il

n'étoit plus temps de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle. La solitude, l'occasion, la liberté, l'exemple, la jalousie, & le dépit pouvoient engager Erasme à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit plus écouter. Cécile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être infidèle, & assez juste pour le desirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractère d'Erasme.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuyent d'un amour constant, & qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve, & les quitter sans ménagement. On lui avoit dit ; Nous allons passer quelque temps à la campagne, Erasme y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un sourire : Volontiers, cela fera plaisant ; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Erasme un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de son ami, comme de l'homme du monde le plus sage, le plus honnête & le plus réservé. Cela est charmant, disoit Artenice en elle-même ; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer sans précaution & sans éclat. Heureux ou malheureux,

cela ne dit mot : on n'est à son aise qu'avec ces gens-là. Un Erasme est une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Erasme fut agacé.

Florissant étoit auprès de Cécile d'une assiduité désolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau se contraindre ; ses regards, sa voix, son silence même la trahissoit. Erasme étoit au supplice ; mais il renfermoit sa douleur. Ardenice en femme habile, s'éloignoit à propos, & engageoit Erasme à la suivre. Qu'ils sont heureux ! lui dit-elle un jour, en se promenant avec lui. Tout occupée l'un de l'autre, ils se suffisoient mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'est un grand bien que d'aimer ! qu'en dites-vous ?—Oui, Mame, répondit Erasme, les yeux baissés, c'est un grand bien quand on est deux.—Mais vraiment l'on est toujours deux : j'en ne vois pas que l'on soit seul au monde.—Je veux dire, Madame, deux cœurs également sensibles, faits pour s'aimer également — Également ! cela est bien rigoureux ! Pour moi, il me semble que l'on doit être moins difficile, & se contenter de l'à-peu-près. Hé-quoi ! si j'ai plus de sensibilité dans le caractère que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en punisse ? Chac-

un donne ce qu'il a, & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la société la dose de sentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids sont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous seriez homme à prétendre que l'on se passionnât pour vous.—Moi, Madame ! je ne prétends à rien.—Vous avez tort ; ce n'est pas-là ce que je veux dire. Vous avez de quoi séduire une femme, assurément : je ne serois même pas étonnée qu'on se pût pour vous d'inclination.—Cela peut être, Madame : en fait de folie je ne doute de rien ; mais si on faisoit celle de m'aimer, on seroit, je crois, fort à plaindre.—Est-ce un avis, Monsieur, que vous avez la bonté de me donner ?—A vous, Madame ! je me flatte que vous ne me croyez ni assez sot ni assez fat pour vous donner de tels avis.—Fort bien, vous parlez en général, & vous m'exceptez par politesse.—L'exception même est inutile, Madame ; vous n'êtes pour rien dans tout ceci.—Mais pardonnez-moi, Monsieur : c'est moi qui vous dit que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie ; & c'est à moi que vous répondez qu'on seroit fort à plaindre si l'on vous aimoit : rien n'est plus personnel, ce me semble. Hé-bien ?

vous voilà embarrassé?—J'avoue que la plaisanterie m'embarrasse. Je ne fais point y répondre; & il n'est pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point.—Et si je parlois sérieusement, Erasfe; si rien au monde n'étoit plus sincère?—Je quitte la partie, Madame: la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-temps.—Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué; c'est un homme à sentiment: il faut lui parler son langage. A demain, dans ce bosquet, encore un tour de promenade, & ma victoire est décidée.

La promenade d'Erasfe avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Erasfe en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé-bien, dit tout bas Cécile à son amie, que pensez-vous d'Erasfe?—Mais j'en suis assez contente, il ne m'a point ennuyée, & c'est beaucoup; il a des choses excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque. Il veut du sentiment. Défaut d'usage, préjugé de province dont il est facile de le corriger.—*Il veut du sentiment*, dit Cécile en elle-même! ils en sont aux con-

ditions ! C'est aller loin dans une première entrevue. Il me semble qu'Erasme prend son parti de bonne grâce. Mais quoi ! s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais ! Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il étoit si fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il faisoit bien que je me faisois. C'est la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà consolé, & me voilà bien soulagée.

Cécile, dans cette idée, se contraignit un peu moins avec Floricourt ; Erasme, à qui rien n'échappoit, fut plus triste que de coutume. Cécile & Ardenice attribuèrent sa tristesse à la même cause. Une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Ardenice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en amenant avec elle Erasme.

Vous êtes fâché, lui dit-elle ; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Erasme, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus sérieuse ; je vous en estime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ; je suis très-

persuadé qu'un amour sérieux est la plus haute extravagance, & qu'il n'est un plaisir qu'autant qu'il est un jeu.—Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au soir vous vouliez une égale sensibilité, une inclination mutuelle.—Je voulois une chose impossible, ou du moins la chose du monde la plus rare, & je tiens qu'à moins de cet accord si difficile, & auquel il faut renoncer, le plus sage & le plus sûr parti est de faire un jeu de l'amour, sans y attacher un prix & une importance chimériques.—Ma foi, mon cher Erasme, vous parlez d'or. En effet, pourquoi se tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On se convient, on s'arrange ; on s'ennuye, & on se quitte. Au bout du compte on a eu du plaisir ; c'est un temps bien employé, & plutôt au ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie ! Voilà, disoit Erasme en lui-même, une humeur bien accommodante ! Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on appelle des passions sérieuses ; rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie assiégent deux malheureux. Ils prétendent se suffire, & ils s'ennuyent à la mort.—Ah, Madame ! que dites-vous ? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie, les

délites de l'ame, la plénitude du bonheur.—Ma foi, Monsieur, vous êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie?—Ce qui ne se trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais.—Voilà une belle expectative! & en attendant, votre cœur sera désœuvré?—Hélas! plutôt au ciel qu'il pût l'être!—Il ne l'est donc pas, Erasme?—Non, sans doute, Madame, & vous plaindriez son état si vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna, en levant les yeux au ciel & en poussant un profond soupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réservé! il l'est si fort qu'il en est bête. Heureusement, je ne me suis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement: il faut aider les gens timides. Mais il s'en va sur une exclamation, sans donner le temps de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons: il faudra bien qu'il se déclare, car enfin je suis compromise, & il y va de mon honneur.

Florincourt voulut pendant le souper s'amuser aux dépens d'Erasme. Hé-bien, dit-il à Artenice, où en êtes-vous? on n'a rien de caché pour ses amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit

Artenice, avec dépit ; savons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? savons-nous même ce que nous voulons ? Si on parle d'un amour sérieux, Monsieur le traite de badinage ; si l'on se prête au badinage, Monsieur revient au sérieux. Il vous est facile, Madame, dit Erasme, de me donner un ridicule ; je me prête à cela tant qu'on veut.—Hé, Monsieur ! ce n'est pas mon dessein ; mais nous sommes avec nos amis, expliquons-nous sans aucun mystère. Nous n'avons pas le temps de nous observer & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre : je ne vous dissimule point que vous me convenez assez. Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles ; l'honnêteté même exige que nous soyons occupés : finissons & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer ? comment voulez-vous que je vous aime ?—Moi, Madame ! s'écria Erasme ; je ne veux point que vous m'aimiez.—Quoi ! Monsieur, vous m'avez donc trompée ?—Point du tout, Madame ; j'atteste le ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour.—Oh ! pour le coup, lui dit-elle en se levant de table, voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la

retenir. Non, Monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne fais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Erasme en le revoyant le lendemain : Que s'est-il donc passé entre vous ?—Des propos en l'air, Madame, dont le résultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'étoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer ; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée, & voilà tout.—Vous l'avez détrompée ; c'est d'un galant homme, mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement.—Quoi, Madame ! elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modère ? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence ?—Que vous étiez raisonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune & belle, & votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement.—Je ne suis point d'humeur d'amuser, Madame, & je vous prie de m'épargner des conseils dont je

ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà seul avec nous, & vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai ici, Madame, le personnage d'un ami ; rien n'est plus honnête, ce me semble. — Mais, Erasme, comment pouvez-vous y tenir ? — C'est mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. Il faut bien que je m'en inquiète ; car enfin je connois votre situation, elle est affreuse. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus ! c'est bientôt dit ; mais vous souffrez, & j'en suis la cause. — Hé ! non, Madame, non, je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu, soyez tranquille. — Je le serois, si vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obstinerez à savoir ce qui se passe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grâce oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier ? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais, notre situation l'exigeroit. — Fort bien : chassez-moi, cela sera plutôt fait.

—Moi, vous chasser, vous, mon ami ! c'est pour vous que je suis en peine.--Oh bien, pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. — Vous le croyez ; mais l'absence ? — L'absence ! le beau remède pour un amour comme le mien ! — N'en doutez pas, mon cher Erasme ; il est des femmes plus aimables & moins injustes que moi. — J'en suis fort aise ; mais cela m'est égal. — Il vous le semble dans ce moment. — Je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous dissiperez dans le monde. — Et avec quoi ? rien ne m'amuse. Ici du moins je n'ai pas le temps de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir ; vous me parlez avec bonté ; je suis sûr que vous ne m'oubliez pas ; & si j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon supplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez ? — Je ne vois rien, Madame : je ne veux rien voir : épargnez-moi vos confidences. — J'admire en vérité votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré ! &

voulez-vous que je vous batte ?—Non : mais on se plaint.—Et de quoi ?—Je ne fais ; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raison.—Ma foi, Madame, chacun aime à sa manière ; la mienne n'est pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre ; mais je doute que cela réussît.—Je n'y perds rien, Erasme ; & dans le fond du cœur.... —Non, je vous jure que mon cœur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me suis pas surpris un moment de colère contre vous.—Cependant vous vous consommez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne.—Je ne suis pas gai.—Vous mangez à peine.—On vit à moins.—Je suis sûre que vous ne dormez point.—Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'est là mon meilleur temps ; car je vous vois dans le sommeil telle à peu-près que je vous souhaite.—Erasme.—Cécile ? —Vous m'offensez.—Oh ! parbleu, Mame, c'en est trop que de vouloir m'ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble ; permettez du moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît.—Ne vous fâchez point, & parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point savoir, entretiennent votre

passion. — Tant mieux, Madame, tant mieux ; je serois bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obstenez à m'aimer sans espérance ? — Sans espérance ! je n'en suis pas là : si vos sentimens étoient justes, ils seroient durables. Mais.... — Ne vous flattez point, Erasme ; j'aime, & c'est pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile ; c'est vous qui vous calomniez. Votre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est pas honnête de médire de son rival : je me tais ; mais je m'en rapporte à la bonté de votre esprit, à la délicatesse de votre cœur. — Ils sont aveugles l'un & l'autre. — C'est avouer qu'ils ne le sont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé-bien, je l'avoue, il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt ; mais je ne lui en connois plus. — La connoissance vous reviendra, Madame, & je m'en repose sur lui. — Et si j'épouse Floricourt, comme en effet tout s'y dispose ? — En ce cas je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre, & mon parti est déjà pris. — Et quel est-il ? — De cesser de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'est si aisé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle.... — Oh Ciel ! — Est-il si mal aisé

de supposer qu'on est à l'armée?— Ah, cruel ami, qu'osez-vous dire ? & avec quelle légèreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerois jamais ? Cécile s'attendrissoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Erasme les laissa bientôt seuls, suivant son usage. Notre ami, ma chère Cécile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux, qu'en dites-vous?—C'est un honnête homme, répondit Cécile, dont je respecte les vertus.—Ma foi, avec ses vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs ; il faut de la gaieté, de la société à la campagne.—Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire.—Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougissez, Cécile ! je serai discret, & votre embarras m'impose silence.—Et quel seroit mon embarras, Monsieur ? vous croyez qu'Erasme m'aime, & vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son amie : il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus estimable ; mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monsieur, devoir vous dire un secret qui n'étoit pas le mien, & je vous l'aurois caché toute ma vie, si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces

sortes de confidences une ostentation & une cruauté qui ne sont point dans mon caractère. Il faut savoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme, s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie ! Et cet ami que vous traitez si bien, fait-il à quel point nous en sommes ? — Oui, Monsieur, je lui ai tout dit. --- Et il a la bonté de demeurer encore ici ! --- Je le disois à s'en aller. --- Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été surpris si votre délicatesse n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour son rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ ? --- Je ne fais : je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire ; & il n'a pas la force de s'y déterminer. --- Vous plaisantez, Cécile : & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence ? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. --- Ce sera moi, Monsieur ; n'en ayez point d'inquiétude. --- Et quelle inquiétude, Madame ? me ferez-vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n'a que vous pour objet, &

pour peu qu'il vous en coûte....---Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste ; mais je fais me faire violence.

---Violence, Madame ! cela est bien fort. Je ne veux point de violence ; ce seroit le moyen de me rendre odieux, & je vais presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner.---Poursuivez, Monsieur ; la plaisanterie est fort à sa place, & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton.—Je suis au désespoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence ; je ne savois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots, il la laissa pénétrée de douleur.

Eraïste de retour la trouva dans cette situation. Qu'est-ce donc, Madame ? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre visage !—Vous voyez, Monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes : je sens que ma foiblesse me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me méprise, il me soupçonne.---J'entends, Madame, il est jaloux ; il faut le tranquilliser. Il

y va de votre repos, & il n'est rien que je ne sacrifie à un intérêt qui m'est si cher. Adieu ; puissiez-vous être heureuse ! j'en serai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublèrent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle ; je vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faisois sur mon ame n'avoit rien d'humiliant ; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre ; être obligée de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté.---Il le faut, Madame, si vous aimez Floricourt.---Oui, mon cher Erasme, plaignez-moi : je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Erasme n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en usage pour apaiser Cécile ; il étoit d'une douceur, d'une complaisance sans égale, quand on avoit fait sa volonté. Erasme fut presque oublié ; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé ! un seul amusement, hélas ! bien innocent, restoit encore à Cécile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin, qui par un instinct mer-

veilleux répondoit à ses caresses. Il connoissoit sa voix, il voloit au-devant d'elle, il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que sur sa main, il ne buvoit que de sa bouche : elle lui donnoit la liberté, il n'en jouissoit qu'un moment ; & sitôt qu'elle l'appeloit, il fendoit l'air avec vitesse. Dès qu'il étoit sur son sein, le sentiment sembloit agiter ses ailes & précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offensé de l'attention que donnoit Cécile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal ? --- Je veux savoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces foiblesses. Il seroit plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son amant. Cela est possible ; j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l'abordant avec un sourire ? --- Il jouit du ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. --- Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus ? --- Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. --- Ah ! de grâce, voyons s'il vous est fidèle. Voulez-vous bien le rappeler ? Cécile fit le signal accoutumé,

& l'oiseau vola sur sa main.---Il est charmant, dit Floricourt ; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux, & je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer ; elle jeta un cri, le serin s'envola ; Cécile épouvantée, pâlit & perdit connoissance. On accourut, on la rappela à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec horreur : ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractère ; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Erasme ! à qui vous aurois-je sacrifié ? Floricourt sortit, frémissant de honte & de rage : l'oiseau revint caresser sa belle maîtresse ; & il n'est pas besoin de dire qu'Erasme se vit appelé.

Fin du Tome Premier.